

Supplément au SOP n° 101

LE TEMOIGNAGE DE LA COMMUNAUTE EUCHARISTIQUE

Conférence de Costi BENDALY
au 2ème Festival international de la jeunesse orthodoxe
(Vartholomio, Grèce, 25 août - 1er septembre 1985)

- Témoignage que la vie est offrande
- Témoignage que la vie est service et partage
- Témoignage que la vie est chantier du Royaume

version définitive,
revue par l'auteur

Document 101.E

décembre 1986



LE TEMOIGNAGE DE LA COMMUNAUTE EUCHARISTIQUE

=====

Avant-propos

=====

Je ne suis pas théologien de profession et n'ai pas reçu de formation théologique systématique. Aussi n'attendez pas de moi un exposé qui fasse avec rigueur le tour de la question et en examine méticuleusement tous les angles.

Par ailleurs, en vous le présentant fraternellement, je ne prétends en aucune façon me faire le porte-parole autorisé de l'Eglise. Vous voudrez donc bien le prendre pour ce qu'il est, à savoir un témoignage personnel, celui d'un homme à qui a été donnée la joie de se nourrir de la Parole entendue et vécue au sein de la vie ecclésiale et confrontée avec les appels, les soucis, les espoirs et les défis d'un monde - "cette planète polluée, violente et apocalyptique" (1) - dont la dramatique gestation s'exprime avec une terrible acuité dans la détresse que mon pays, le Liban, vit depuis plus de dix ans déjà. Un homme qui doit aux jeunes, qu'il a l'honneur et la joie d'accompagner depuis les débuts de sa propre jeunesse, de rester en éveil, sensible aux appels multiples et changeants d'un monde en mutation et en crise, et d'être sans cesse ramené par là à l'éternelle jeunesse de l'Evangile, à sa bouleversante actualité.

Pour entrer maintenant dans le vif de mon sujet, j'envisagerai successivement le témoignage de la communauté eucharistique en fonction des trois axes suivants : témoignage que la vie est offrande ; témoignage que la vie est service et partage ; témoignage que la vie est le chantier du Royaume.

1ère partie TEMOIGNAGE QUE LA VIE EST OFFRANDE

=====

"Ce qui est à toi, de ce qui est à toi, nous te l'offrons, en toutes choses et pour toutes choses", proclame le prêtre avant l'épiclese, dans la liturgie de saint Jean Chrysostome.

L'eucharistie est, en effet, comme l'indique son nom, offrande d'action de grâces, reconnaissance que rien ne nous appartient, que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est un don d'amour gratuit, en d'autres termes que "tout est grâce".



La conscience de ce don, dans la foi, nous incite à nous décrisper, à ouvrir les mains, à nous libérer de l'illusion de nous suffire, à rompre notre mortel isolement, à renoncer, dans l'esprit du Christ, à cette avarice foncière avide de s'emparer de tout, de retenir tout "comme une proie" (Ph 2,6 : on a fait remarquer (2) que le mot harpagmos utilisé ici par l'apôtre évoque Harpagon, le fameux avare de Molière), sans se rendre compte que, de la sorte, elle passe à côté de l'essentiel, qu'elle laisse échapper la vie véritable, que, obsédée par la sécurité de l'"avoir", elle manque la richesse de l'"être", qui est accueil et don, acceptation joyeuse du risque de l'ouverture et du dépassement.

C'est alors que les "dons" que nous offrons dans la liturgie deviennent réellement l'expression symbolique de l'offrande que nous faisons de nous-mêmes à celui de qui nous avons tout reçu, lequel, recevant notre offrande en son Fils Jésus-Christ, nous accorde en échange l'Esprit, qui la transforme en la "chair" et le "sang" (c'est-à-dire la personne et la vie) de son Fils, totalement offert au Père et aux hommes. Si bien que notre geste d'offrande aboutit, par notre communion sacramentelle au corps et au sang du Christ, à nous transformer nous-mêmes en offrande, dans et par le Christ, offrande qu'il nous reste à actualiser jour après jour en l'inscrivant dans les gestes concrets de la vie quotidienne.

Comment la communauté eucharistique peut-elle témoigner que, méritant son nom, elle s'est réellement convertie en offrande, en "sacrifice de louange" ? Deux attitudes sont, à mon avis, capitales pour exprimer l'authenticité de cette conversion et la rendre sensible au monde : le joyeux détachement et la tendresse à l'égard du créé.

I. JOYEUX DETACHEMENT

1. Détachement

Face aux mirages d'une société de consommation qui, au service des intérêts de Mammon, du profit divinisé, tend à devenir planétaire, et dont la stratégie consiste à tromper sans cesse et sans vergogne le désir des hommes en faisant miroiter devant eux le leurre d'un bonheur obtenu par la possession des choses ; face à la publicité savamment orchestrée, "liturgie démentielle" (Roger Garaudy)(3) de cette religion de l'avoir, qui ne cesse de harceler les hommes par ses slogans opposés au message des Béatitudes, leur répétant sur tous les tons : "Heureux ceux qui possèdent l'argent, les biens et le prestige ; heureux ceux qui accumulent les jouissances les plus nombreuses et les plus variées", la communauté eucharistique est appelée à témoigner de la vérité profonde de la charte du Royaume, proclamée dans le Sermon sur la montagne : "Heureux les pauvres de coeur : le royaume des cieux est à eux" (Mt 5,3).

Convertie à l'offrande, la communauté eucharistique sait que la fièvre de la possession est un leurre, un alibi que l'homme se donne pour se dérober à la reconnaissance de son dénuement existentiel, un moyen d'aliéner son désir en occultant l'infinie exigence. Ayant fait l'expérience que tout



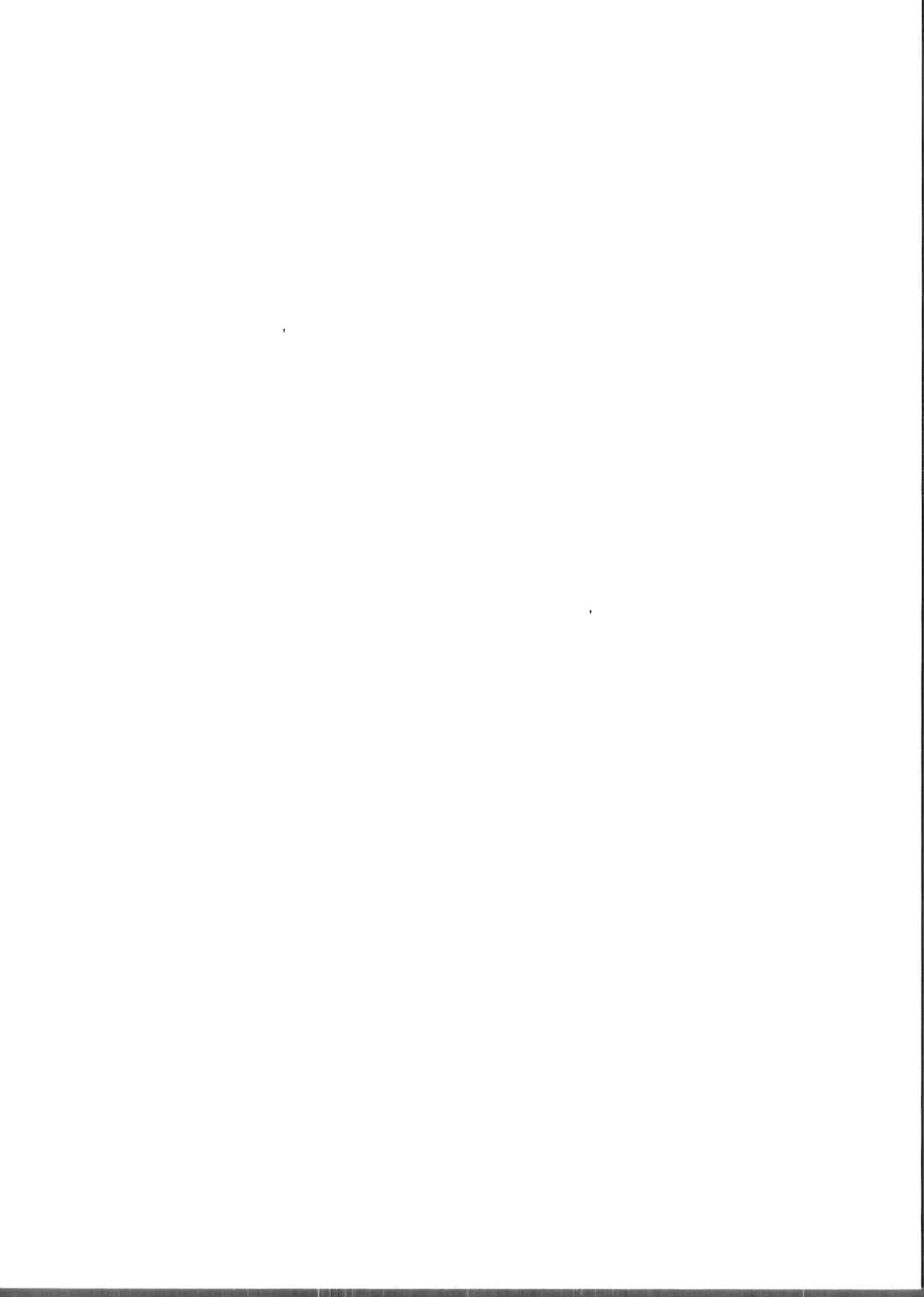
lui vient du Père, elle refuse de mettre ailleurs qu'en lui son espérance. D'où une attitude de détachement à l'égard des biens terrestres. Le chrétien en dispose certes, mais tout en gardant le coeur libre à leur endroit, il possède comme s'il ne possédait pas (1 Co 7,29-31).

2. Dans la joie

Il est cependant essentiel de souligner que ce détachement, pour être authentiquement évangélique, doit exclure toute morosité. En effet ce dépouillement, cette pauvreté n'est pas un but en soi, elle n'est que l'envers d'une immense richesse, mais d'une richesse sur un mode autre, non celui de l'"avoir" mais celui de l'"être", non celui des biens mais celui de l'amour. Si le chrétien se détache des biens de ce monde, ce n'est pas par suite d'une dévalorisation masochiste du créé, mais parce qu'il perçoit ces biens comme un don du Père et qu'il préfère au don, si précieux qu'il soit, le Donateur qui le dispense. Tout comme la fiancée apprécie les fleurs qu'elle reçoit, moins pour elles-mêmes que pour le message qu'elles lui transmettent de la part de l'aimé, de même le chrétien voit dans les biens de la terre un message d'amour que le Père lui adresse en permanence, un geste de tendresse par lequel il s'efforce incessamment de toucher son coeur. Il les ressent comme une invite du Père à partager son intimité, une promesse et un gage de la plénitude qu'il lui destine et qui, seule, pourra combler l'aspiration infinie de son désir, l'immense attente de son coeur. Aussi le détachement du chrétien n'est-il que l'expression de la sécurité profonde que lui donne la profondeur de ses attaches en Dieu, l'expression aussi d'un désir désaliéné assuré de trouver en Dieu seul la plénitude de son accomplissement. S'il refuse de s'encombrer de possessions, de s'engluier dans les jouissances, s'il refuse toute installation ici-bas, ce n'est pas avec la morne résignation du sacrifié, mais avec l'allégresse de l'homme de la parabole qui, ayant découvert un trésor, vend joyeusement tous ses biens pour acquérir le terrain qui le recèle, ou celle du marchand qui, ayant trouvé la perle rare qu'appelaient ses vœux, s'empresse de liquider tout ce qu'il possède en vue d'en faire l'acquisition (Mt 13,44-46).

Je pense que ce que nos contemporains attendent particulièrement de la communauté eucharistique, c'est cette joie au coeur du détachement, joie qui en authentifie la signification humaine et spirituelle, joie paradoxale dont l'apôtre Paul avait fait la lumineuse expérience qu'il confiait aux Corinthiens en s'écriant : "n'ayant rien, nous qui pourtant possédons tout !" (2 Co 6,10) ("possédons tout" sur le mode de Dieu, celui de la non-possession, celui de l'"être", non de l'"avoir").

Qui nous donnera des communautés où, dans le détachement (se traduisant concrètement dans le refus de la course aux biens et au prestige, dans la simplicité et la frugalité de l'existence), rayonne la joie de la rencontre, rencontre de Dieu et - ce qui en est le signe et le gage - rencontre des frères, plus chère au coeur que toute consommation ("Ne me nourris pas, si tu veux, mais rencontre-moi", dit un dicton populaire de chez nous) ! Cette joie sera, pour tous ceux qu'abusent les fallacieuses promesses d'une société fondée sur le mode de l'avoir, une question sur eux-mêmes et sur la vérité de leur désir, un appel à une metanoïa - une conversion - libératrice.



II. TENDRESSE A L'EGARD DU CREE

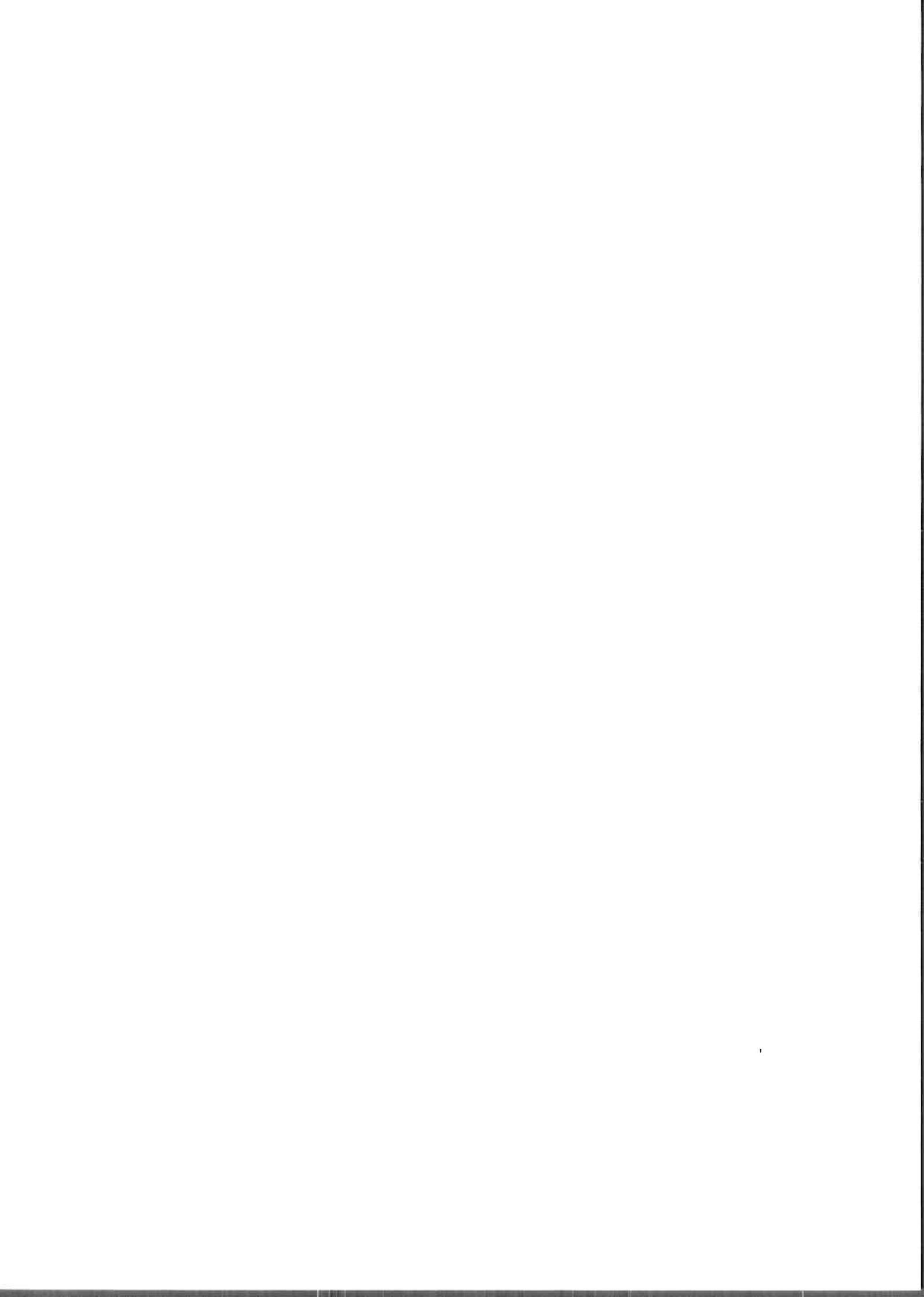
Corrélatrice du détachement et issue, comme lui, de la même attitude d'offrande que l'on est en droit d'attendre de la communauté eucharistique, est la tendresse à l'égard du créé.

En effet le détachement évangélique dont il a été question plus haut ne comporte, je l'ai dit, nulle dévalorisation des créatures. Bien au contraire. Dans la mesure, en effet, où l'homme, par l'attitude d'offrande et d'action de grâces, met en question et en sourdine son projet d'emprise sur les êtres, afin de les référer à Dieu leur Créateur, non seulement c'est Dieu qu'il laisse être de la sorte dans son existence, mais, en même temps et d'un même mouvement, il laisse s'affirmer les créatures qui, de simples objets de sa possession et de son pouvoir, de simples instruments de sa satisfaction propre et de son prestige, deviennent importants en eux-mêmes et pour eux-mêmes, comme autant de paroles de Dieu dans sa vie.

Il s'ensuit que devient possible l'émergence d'une attitude nouvelle vis-à-vis des êtres, attitude qui refuse de les considérer comme de simples moyens ou, à la limite, comme des proies ; attitude faite de respect, de ménagement, de bienveillance et de sympathie. Une telle attitude englobe, à des degrés divers, tous les êtres : elle concerne la nature inanimée, les espèces végétales et animales et culmine dans la relation à ces images de Dieu que sont nos semblables.

L'humanité contemporaine baigne dans un climat qui, hélas, est aux antipodes de cette attitude. Il y sévit une avidité destructrice, "cannibalique", immature, de contestation "orale" au sens psychanalytique de ce terme, qui empoisonne tant la relation de l'homme avec la nature que sa relation avec les autres hommes ou avec la femme.

C'est, d'une part, l'exploitation boulimique des ressources de la terre, avec les dilapidations, les destructions écologiques et la pollution qu'un tel modèle de croissance entraîne (4). C'est, d'autre part, une exploitation éhontée de l'homme, tant sur le plan économique que sur le plan sexuel. Que l'on songe au pillage du Tiers-Monde, pillage dont la réalité, si elle appelle, certes, des nuances, ne saurait cependant être escamotée par la campagne, intéressée et spéculative, menée actuellement contre les "tiers-mondistes" (5). Sur le plan sexuel, c'est le mépris de la femme que les commerces florissants du sexe, son utilisation à des fins publicitaires réduisent à l'état de chose, de chose qui, si l'on en croit de sérieuses informations, en vient même parfois à être littéralement détruite pour satisfaire les pulsions perverses de riches amateurs auxquels la mafia vendrait à prix d'or des films "snuff" (ou films de "massacre"), dans lesquels l'héroïne est réellement torturée et même mise à mort (6). Car l'amour lui-même, dans notre monde déboussolé, abdiquant sa mission de héraut de l'union et de la vie, se laisse trop souvent confisquer, dans l'abondante production pornographique de notre temps, au service des fantasmes sado-masochistes, et devient un amour de proie. Au lieu d'enchaîner Thanatos, Eros s'enrôle sous sa bannière et sert ses sombres desseins d'asservissement, de destruction et de mort.



Dans une telle humanité, malade d'avidité et de violence, combien est urgent le témoignage de tendresse à l'égard des êtres et des choses, que la communauté eucharistique, de par son attitude d'offrande, est appelée à porter. Tendresse humanisante et vivifiante capable de transfigurer l'attitude de l'homme moderne tant vis-à-vis de son univers que vis-à-vis de ses semblables.

2ème partie TEMOIGNAGE QUE LA VIE EST SERVICE ET PARTAGE
=====

I. L'EUCCHARISTIE EST CELEBRATION DE LA MORT DU SEIGNEUR

L'eucharistie est la célébration de la mort du Seigneur. Elle est participation à son corps donné et à son sang versé. Elle est le lieu par excellence où la communauté ecclésiale réalise sa nature et sa vocation, celle d'être le Corps du Christ, sa vivante présence dans l'histoire des hommes. Cette identification au Corps du Christ se réalise, avons-nous dit, par la communion au mystère de sa Pâque. Cependant, pour que cette communion reçoive, dans la foi, toutes ses dimensions de salut, il est sans doute indispensable de se rappeler l'arrière-plan historique de la Pâque du Christ, autrement dit d'examiner avec soin les conjonctures concrètes qui ont entraîné sa mort et la relation de celle-ci avec la mission prophétique qu'il a assumée sa vie durant.

II. HISTORIQUEMENT, LA MORT DE JESUS FUT LA CONSEQUENCE DE SON REFUS DU POUVOIR

Il apparaît alors nettement - et tout un courant d'exégèse le souligne aujourd'hui - que la mort de Jésus fut la conséquence logique et inéluctable de son affrontement avec le pouvoir religieux de son temps. Jésus s'est, en effet, dressé prophétiquement contre ce pouvoir, au nom de la vérité de Dieu et de l'homme. Dans le pouvoir érigé en absolu - et la pente naturelle de tout pouvoir est de se comporter de la sorte - il a dénoncé le mensonge de l'homme qui, par la domination exercée sur des plus faibles que lui, cherche à nier la fragilité foncière de son existence, au lieu d'assumer humblement et lucidement cette pauvreté existentielle pour s'ouvrir, à partir de là, à celui qui, seul, est capable de l'en libérer et d'accomplir la plénitude de son désir. Et dans le pouvoir religieux, tel que l'exerçaient prêtres, scribes et pharisiens, habiles à se servir de la Loi pour imposer au peuple un joug intolérable et l'écraser de leur mépris, dans un tel pouvoir religieux Jésus a dénoncé la suprême hypocrisie du pouvoir, celle qui se sert de Dieu lui-même pour nier Dieu en pratique, s'ériger en idole en son nom et asservir l'homme créé à son image.

Il suffit ici d'évoquer le conflit aigu qui, à maintes reprises, affronta Jésus aux autorités religieuses de son temps à propos du sabbat, pour se rendre compte de l'irréductible opposition entre ceux qui avaient détourné la loi divine de son intention originelle pour en faire un instrument répressif de domination et celui qui, à leur encontre, la présentait comme une expression de la volonté libératrice du Dieu différent et ami des hommes. Le témoignage des évangélistes ne nous cache d'ailleurs pas l'enjeu de ce débat pour la destinée personnelle de Jésus, et nous indique clairement quelles haines mortelles lui valut

ce défi prophétique au pouvoir religieux qui avait fait de l'interprétation inhumaine du sabbat une pièce maîtresse de sa domination (cf., par exemple, Mc 3,6).

Dans cet affrontement, Jésus ne pouvait qu'être tenté, étant donné, d'une part, la nature de l'homme, pleinement assumée par lui, d'autre part le contexte de son époque où régnait la notion d'un messianisme guerrier, de se servir, contre le pouvoir religieux, de la propre logique et des propres armes de ce dernier, autrement dit de prendre lui-même le pouvoir et de s'imposer par la force aux chefs de son peuple. Tel est, de toute évidence, le contenu de l'une au moins des tentations de Jésus au désert, tentation qui, dans le cours ultérieur de son existence, a dû sans doute l'assaillir à nouveau à maintes reprises. Mais nous voyons Jésus, au nom de sa fidélité au Dieu différent et à la vérité de l'homme, tourner résolument le dos à la réduction insidieuse du pouvoir, au prix, sans doute, d'une violente lutte intérieure dont témoigne la rudesse quasi brutale avec laquelle il reprend Pierre qui s'était fait l'écho de cette réduction, lui reprochant d'épouser les pensées des hommes et non celles de Dieu (cf. Mt 16,21-23).

Nouvel Elie, Jésus repousse cependant la tentation à laquelle Elie avait succombé au mont Carmel avant de recevoir sur le mont Horeb la révélation du Dieu se manifestant dans "le bruissement d'un souffle ténu", tentation de combattre le culte de Baal par le recours à un Dieu transformé lui-même, pour les besoins de la cause, en un Baal violent et sanguinaire. Jésus, par contre, se voyant entouré, en Galilée, d'un puissant mouvement populaire que son appel avait suscité, et se rendant compte de la pression que ce mouvement exerçait sur lui pour le porter à s'emparer du pouvoir ("sachant qu'on allait venir l'enlever pour le faire roi" : Jn 6,15), décide de se concentrer désormais sur le "petit troupeau" (Lc 12,32) de ses disciples et de s'efforcer de leur communiquer, en dépit de tous les obstacles psychologiques, l'esprit nouveau qui était le sien.

Il ne renonce pas, pour autant, à son affrontement du pouvoir religieux mais, par un geste d'audace inouïe, il décide de porter la lutte au centre et au coeur même de ce pouvoir. Il prend donc "résolument la route de Jérusalem" (littéralement, en Lc 9,51 : "Jésus durcit sa face pour prendre la route de Jérusalem"), tournant le dos à cette Galilée où il avait de nombreux partisans, tout en sachant le très grave péril auquel il s'exposait de la sorte mais en l'assumant en toute conscience dans sa fidélité indéfectible à la volonté du Père. Une telle fidélité devait le conduire à la Croix et, à travers elle, à la Résurrection par laquelle Dieu proclame et confirme l'authenticité de sa personne et de son témoignage.

III. LE DERNIER REPAS DE JESUS AVEC SES DISCIPLES, CULMINATION DE L'APPRENTISSAGE, PAR CES DERNIERS, DU REFUS DE LA PUISSANCE

Un tel rappel de la signification historique de la Croix était, me semble-t-il, nécessaire pour dégager la relation entre l'Eucharistie, comme participation au mystère pascal, et le témoignage de service que la communauté eucharistique est appelée à porter dans le monde.



On a pu voir (7), avec raison me semble-t-il, dans le dernier repas de Jésus avec ses disciples, la culmination de l'apprentissage antérieur que ces derniers avaient fait auprès de lui de sa pratique prophétique, pratique essentiellement définie par le refus de la puissance. Dans ce repas où il institue l'eucharistie, Jésus condense, en effet, l'ensemble de son témoignage en offrant à ses disciples la communion avec son "corps donné" et son "sang versé". Or, si ce corps est "donné", ce terme qu'utilise l'évangéliste Luc, indique que Jésus "n'est (...) pas la victime impuissante d'une violente fatalité", qu'il n'est pas seulement livré, mais qu'il se donne librement dans sa volonté de résister jusqu'au bout à la tentation du pouvoir. Communiant à ce "corps donné", les disciples communient donc à la pratique prophétique de Jésus : désormais, pour eux et pour ceux qui croient par leur prédication, le refus de la puissance devient un signe distinctif et indispensable de leur appartenance à Jésus.

C'est sans doute pour cette raison, nous dit François Varone, que Luc reprend - seul parmi les autres évangélistes - au coeur même du repas eucharistique, "une discussion des disciples pour savoir qui était le plus grand, discussion dont le lieu historique est certainement antérieur" (cf. Lc 9,46), "une telle réaction des disciples" étant fort peu plausible "à ce moment intense et tragique" (8). Si donc Luc l'a située à cet endroit, c'est pour souligner que le repas eucharistique a pour but d'induire chez les disciples une pratique nouvelle opposée à celle qui était jusque là la leur, quand, à la différence de Jésus, ils n'avaient pas encore exorcisé chez eux le désir de puissance : "Ils en arrivèrent à se quereller sur celui d'entre eux qui leur semblait le plus grand. Il leur dit : 'Les rois des nations agissent avec elles en seigneurs, et ceux qui dominent sur elles se font appeler bienfaiteurs. Pour vous, rien de tel. Mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande la place de celui qui sert. Lequel est en effet le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or, moi, je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert'" (Lc 22, 24-27).

Ce n'est pas la grandeur que Jésus dénie à ses disciples. Il reconnaît la légitimité du désir de grandeur de l'homme ("Si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur", dit-il en Mt 20,26), mais il l'oriente vers la vérité de ce qu'il cherche, vers la vraie grandeur, seule capable de combler vraiment le désir : la grandeur qui se réalise dans le service, et non dans la domination, à l'exemple de Jésus lui-même dont la grandeur s'est réalisée dans sa vie donnée aux autres, émue de compassion à la vue de toutes les misères humaines (cf. Mt 14,14 ; 15,32 ; 20,34 ; Mc 6,34 ; 8,2 et 3 ; Lc 7,13), de Jésus qui était "pris de pitié pour (les foules) parce qu'elles étaient harassées et prostrées comme des brebis qui n'ont pas de berger" (Mt 9,36), de Jésus qui "est passé partout en bienfaiteur, (qui) guérissait tous ceux que le diable tenait asservis" (Ac 10,38), qui "parcourait toutes les villes et les villages (...) proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité" (Mt 9,15), lui qui guérissait les malades "pour que s'accomplisse ce qui avait été dit par le prophète Esaïe : 'C'est lui qui a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies'" (Mt 8,16-17).



IV. LA COMMUNAUTE EUCHARISTIQUE DOIT DONC TEMOIGNER,
DANS TOUS LES DOMAINES, DE L'ESPRIT DE SERVICE ET DE REFUS DU POUVOIR

Si la communauté eucharistique veut donc être conséquente avec le fait que "toutes les fois (qu'elle mange) ce pain et (qu'elle boit) cette coupe, (elle) annonce la mort du Seigneur" (1 Co 11,26), cette mort qui fut la suite logique de son refus de la puissance ; si elle veut être conséquente aussi avec le fait que, par le repas eucharistique, elle se constitue en Corps du Christ, c'est-à-dire en vivante manifestation, dans l'histoire, de celui dont la seigneurie "tout autre" s'est exprimée par sa fonction de "Serviteur" par excellence, elle devra témoigner, dans tous les domaines, de l'esprit du Maître, esprit de service et de refus du pouvoir.

A titre d'indication je signalerai les implications de ce témoignage dans les quatre domaines suivants : les relations internes au sein de l'institution ecclésiale ; les relations au sein des "Eglises domestiques" ; le comportement des chrétiens aux postes de responsabilité ; leurs relations avec les autres communautés.

1. Les relations internes au sein de l'institution ecclésiale

L'esprit de service doit d'abord être vécu au sein de l'institution ecclésiale elle-même qui, dans ses relations internes, doit obligatoirement témoigner de cette "différence" inaugurée par Jésus et que le "Reste" rassemblé par lui doit incarner dans sa pratique. "La différence, pour (ce) 'Reste', écrit Varone, sera (donc) de ne pas fonctionner dans le pouvoir de domination et l'hypocrisie qui le camoufle pour le défendre" (9), hypocrisie que Jésus dénonce chez les tyrans des nations qui se faisaient appeler "bienfaiteurs" ("évergètes")(Lc 22,25), mais aussi chez les détenteurs du pouvoir religieux en son temps (cf. Lc 20,45-47). Il ne suffit donc pas que les hiérarques de tout niveau de la communauté eucharistique se donnent les titres d'"indigne" ou de "serviteur des serviteurs de Dieu" ; il ne suffit même pas que leurs intentions soient droites et leurs attitudes subjectivement humbles. Encore faut-il que la différence s'exprime et se laisse percevoir dans "l'organisation objective des relations internes, dans leur fonctionnement et leur efficacité/réelle sur les rapports et les gens" (10), dans le comportement quotidien de pasteurs qui font leur, dans la pratique, cette exhortation de la première épître de saint Pierre : "Les anciens qui sont parmi vous, je les exhorte, moi, ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et qui dois participer à la gloire qui va être révélée. Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, le surveillant (...) non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau" (1 P 5,1-3).

Evoquant "la fameuse triade 'les autorités religieuses, civiles et militaires'", Varone fait observer que, "historiquement, elle révèle la grande complicité des pouvoirs et la grande peine de l'Eglise à se réaliser différente du monde" (11). Il faut dire que le statut que certaines collectivités continuent à accorder aux gens d'Eglise n'est guère de nature à favoriser une telle différenciation : je songe, par exemple, au statut que les évêques, si bien intentionnés qu'ils soient, doivent, bon gré mal gré, endosser dans les pays du Moyen-Orient, celui de chefs, non seulement religieux, mais aussi, en partie du moins, temporels, de leurs communautés respectives (séquelles du système



ottoman). L'auteur que nous venons de citer ajoute : "Le pouvoir religieux n'est pas 'différent' parce qu'il est 'religieux'. Il n'est différent, il ne devient 'service' (ou 'ministère') qu'en fonctionnant véritablement de manière différente, rassemblant ainsi, à la suite de Jésus, un 'Reste', des communautés dont le style réel de vie et de relations soit un signe pour le monde" (12).

Face à cette tentation permanente, la célébration eucharistique est le lieu où la communauté est appelée à se ressourcer sans cesse dans cette "différence" qui constitue son identité : "C'est dans ce repas de communion que le 'Reste', refaisant les gestes de Jésus en mémoire de lui, communiant par le pain et la coupe à l'existence donnée de Jésus, retrouvera sans cesse son sens de la différence, ne se laissera pas normaliser par la loi universelle du pouvoir humain, religieux ou non, continuera donc par une pratique réelle et conséquente à se constituer en anti-modèle dans le monde : 'Pour vous, rien de tel !'" (13).

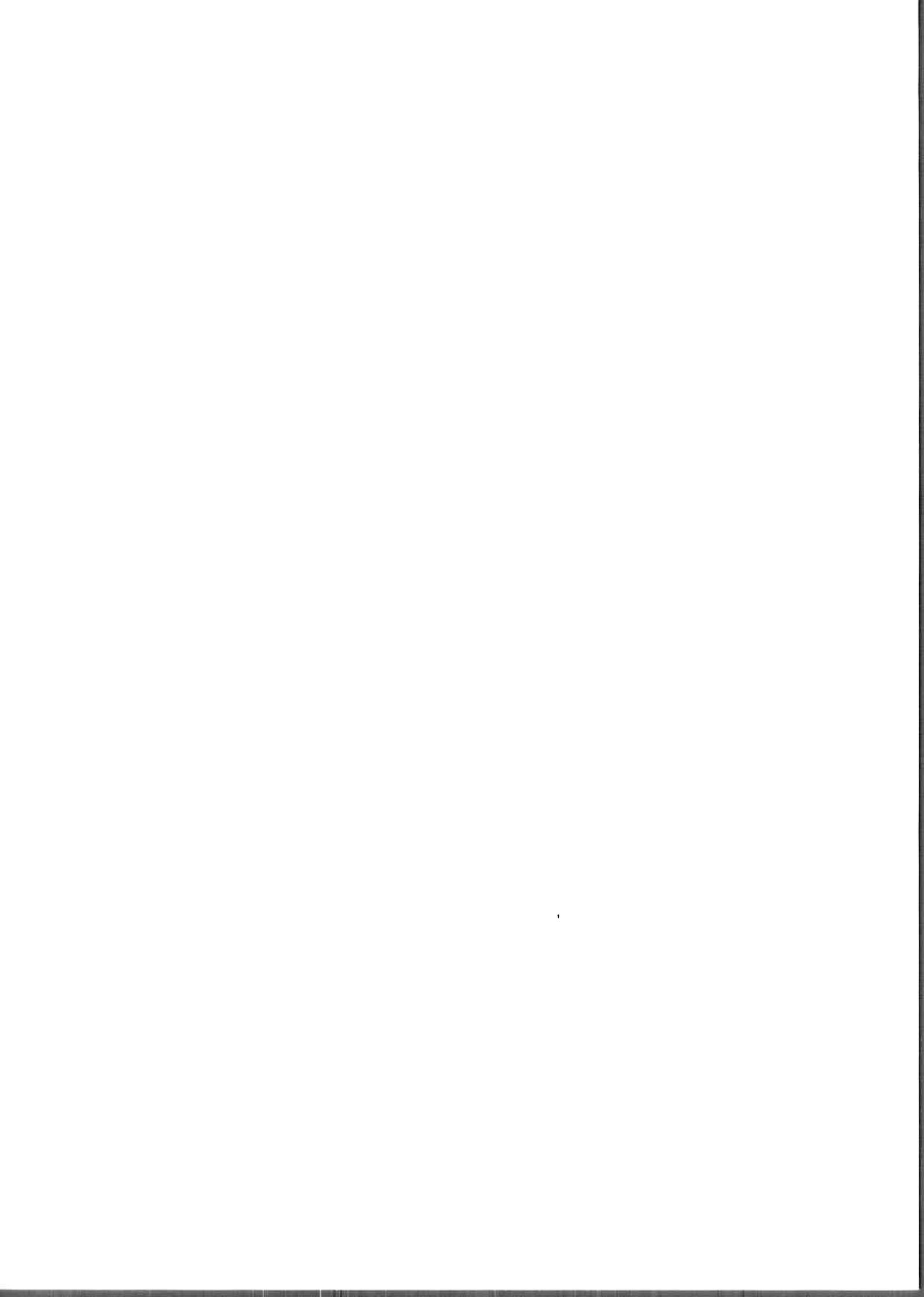
2. Les relations au sein des "Eglises domestiques"

Ce même "anti-modèle" sera vécu par les membres de la communauté ecclésiale dans ces cellules d'Eglise, ces "Eglises domestiques" (Paul Evdokimov) que sont leurs familles. A une époque où la revendication de la promotion de la femme coexiste avec une infériorisation et une marginalisation tenaces de celle-ci, même au sein des cultures dites les plus "avancées" ou les plus "progressistes" (14), les époux chrétiens doivent témoigner de leur appartenance au Christ-Serviteur par un constant souci de l'égalité (qui n'est certes pas nécessairement l'uniformité !), du respect mutuel et de la réciprocité entre eux. Cessant de prendre au pied de la lettre les prescriptions pauliniennes quant à l'obéissance de l'épouse, prescriptions marquées de toute évidence, selon moi, par le climat patriarcal de l'époque (ce qu'avait bien vu saint Jean Chrysostome dès le quatrième siècle de notre ère)(15) - et qui, isolées du contexte, n'ont que trop fait et continuent à faire le jeu du machisme, - ils les comprendront dans la perspective, plus évangélique, d'une "obéissance réciproque", mentionnée d'ailleurs par l'apôtre un peu plus haut dans le même texte (Eph 5,21), d'une ouverture et d'une disponibilité à la différence de l'autre, qui permettent d'accueillir en lui la parole du Dieu différent (16).

Par ailleurs, à une époque où la relation parents-enfants, en pleine crise, oscille entre un autoritarisme étouffant et une démission non moins aliénante, les parents chrétiens puiseront dans leur appartenance au Christ dans la communauté eucharistique, la force et le courage de pratiquer une paternité qui soit un "service sacrificiel" (Olivier Clément), à l'image de celle de Dieu, telle qu'elle s'est révélée en Jésus, paternité libre de toute possessivité comme aussi de tout abandon, qui élève et promeut sans jamais accaparer ou enchaîner (17), "une paternité renouvelée, qui féconde (la) liberté" (18).

3. Le comportement des chrétiens aux postes de responsabilité

Il va sans dire que le même esprit de service et le même refus du pouvoir marqueront le comportement des membres de la communauté eucharistique aux divers postes de responsabilité, de quelque niveau que ce soit, qui leur sont dévolus dans la société à laquelle ils appartiennent. Conscients que "le pouvoir corrompt" (19) et que le risque de corruption s'aggrave à la mesure de l'étendue du pouvoir, ils veilleront à exercer ce dernier, non dans un esprit de



domination (qui définit le "pouvoir" dans sa signification négative et anti-évangélique), mais dans un esprit de service, en vue du bien commun réel et de l'intérêt effectif de chacun de ceux auxquels s'étend leur responsabilité. Evitant soigneusement de s'affirmer au détriment des autres, ils verront dans la promotion et l'épanouissement de ces derniers le critère véritable de leur propre réussite.

4. La relation des chrétiens avec les autres communautés

Je m'arrêterai aussi sur un point d'une brûlante actualité dans mon pays, celui du témoignage que la communauté eucharistique est appelée à porter de sa "différence" dans les relations qu'elle peut entretenir avec d'autres communautés dans le cadre d'une nation.

Je ne crois pas faire preuve de partialité ou simplifier à outrance en affirmant que l'une des causes - et non des moindres - de la tragédie que le Liban vit depuis déjà plus de dix ans est l'incapacité des communautés chrétiennes de ce pays - et particulièrement de la communauté dominante parmi elles, qui donne le ton à toutes les autres - de s'accepter, non comme les maîtres du pays, mais comme les serviteurs de ses destinées, et d'utiliser en conséquence les ressources qui leur ont été historiquement dévolues non pour s'en prévaloir et en nourrir une attitude de supériorité à l'égard des autres, mais pour les mettre au service du progrès et du développement des autres communautés.

Certes la peur éprouvée par une minorité au sein d'une région à majorité non chrétienne écrasante, de nombreux précédents historiques (qui sont d'ailleurs loin d'épuiser l'histoire des relations inter-communautaires), expliquent en partie cette attitude, sans la justifier pour autant. Ils ne sont d'ailleurs que trop souvent invoqués, au point de constituer une véritable doctrine politique : celle qui exige d'accorder aux chrétiens le pouvoir pour les garantir de la peur, doctrine qui ne peut manquer d'exaspérer les autres communautés, d'éveiller en retour leur propre peur, et de stimuler, en réaction, leur désir d'hégémonie et leur soif du pouvoir.

D'où un cercle vicieux peur-désir d'hégémonie-peur, qui, dès la création du Liban, a engagé ce pays dans une impasse, laquelle, sous l'effet de multiples facteurs, tant intérieurs qu'extérieurs (dont l'un des moindres n'est pas l'inégalité flagrante entre régions et communautés, sur laquelle la mission de l'IRFED avait alerté les responsables dès le début des années soixante), devait déboucher dans une guerre d'une férocité inouïe et conduire à l'effritement du pays et à sa partition effective en fiefs confessionnels.

Personnellement je ne peux m'empêcher de penser que la fidélité à l'Evangile aurait pu être, non seulement la seule alternative chrétienne, mais aussi la seule solution réaliste au problème apparemment insoluble posé par le dilemme de la peur et de l'hégémonie. Je songe à ce qui aurait pu se passer si, au lieu de se laisser enfermer dans ce dilemme, les chrétiens avaient accepté, lors de la fondation du Liban indépendant, de courir le beau risque d'un partage réellement égal et fraternel des droits et des responsabilités avec leurs concitoyens non-chrétiens, faisant ainsi de leur pays un exemple - qui aurait pu être contagieux - pour l'ensemble de la région, au lieu de calquer paresseusement - en se contentant de l'inverser - le modèle confessionnel inégalitaire en vigueur dans les pays avoisinants !



Utopie ? Peut-être. Mais l'utopie, à laquelle on est en train aujourd'hui de rendre ses lettres de noblesse, n'est-elle pas souvent, à l'encontre des machiavélismes décevants, le seul chemin historique de l'espérance ? Et n'y a-t-il pas des conjonctures où il ne reste plus d'autre choix qu'entre l'utopie et l'attitude suicidaire, entre l'utopie et la mort ? Quoi qu'il en soit, l'occasion a été manquée, faute d'audace évangélique, et le déséquilibre démographique croissant - aisément prévisible - conjugué aux tensions d'un Moyen-Orient transformé en poudrière par l'implantation violente de l'Etat d'Israël, devait rendre caduque une formule de "coexistence" dont le caractère inéquitable apparaissait de plus en plus flagrant. C'est ainsi qu'en fin de compte s'ouvrirent, sur le Liban, "les portes de l'enfer".

Dès le début des événements tragiques, de nombreuses voix orthodoxes ont témoigné pour l'honneur de l'Evangile face à la montée de la "spirale de violence" et à l'exaspération des passions confessionnelles. Je me contenterai d'évoquer le beau message adressé aux orthodoxes libanais, le 23 août 1975, par le Saint-Synode du Patriarcat d'Antioche et publié par la presse (20). Ce message historique appelait au dépassement de la peur par l'amour, à l'abolition du système politique confessionnel, à l'égalité de tous dans la justice et la liberté, à l'engagement au service des humiliés de la terre et de leur libération.

A la même époque, dans ma ville de Tripoli, en grande majorité musulmane, les jeunes du Mouvement de la jeunesse orthodoxe (MJO) participaient activement aux diverses commissions du "Rassemblement national pour l'action sociale" créé dans ces circonstances, commissions qui oeuvraient tant pour le dialogue inter-communautaire que pour répondre aux divers besoins économiques et sociaux de la population en ces temps de crise.

Plusieurs années plus tard, lorsque, à la suite de l'invasion israélienne de juin 1982 et de ses séquelles, le conflit eut revêtu un aspect confessionnel plus marqué et fait planer sur le Liban la menace d'une partition imminente quoique larvée, les vigoureuses et multiples interventions du patriarche orthodoxe d'Antioche, Ignace IV (Hazim), en faveur de l'unité du pays et de la réconciliation fraternelle des communautés, firent passer un souffle évangélique vivifiant au milieu des miasmes pestilentiels qui régnaient, obtinrent une audience considérable auprès des Libanais de tous bords et portèrent un journaliste musulman à qualifier la communauté orthodoxe de confession non-confessionnelle !

V. LA COMMUNAUTE EUCHARISTIQUE DOIT TEMOIGNER DE L'ESPRIT DE PARTAGE

Le refus du pouvoir - au sens de domination, comme nous l'avons défini - rend possible le partage avec autrui de ce que l'on est et de ce que l'on a, partage sans lequel "la participation à l'unique pain", qui fait que "nous sommes tous un seul corps" (1 Co 10,17), n'est plus qu'un leurre, un rite vide de substance.

Un passage de la première épître aux Corinthiens est fort significatif à ce sujet. Il s'agit de 1 Corinthiens 11,17-22, où l'apôtre Paul reproche aux chrétiens de Corinthe de méconnaître l'essence même du repas eucharistique en négligeant de le prendre ensemble dans un esprit de partage. Je fais mien le pertinent commentaire, que je cite, de François Varone sur ce passage :



"Ce que Paul reproche, écrit-il, aux Corinthiens - 'quand vous vous réunissez, ce n'est pas le repas du Seigneur que vous prenez' (11,20) - c'est de ne plus comprendre que ce Repas doit les constituer sans cesse en anti-modèle du monde, relancer une pratique différente. Ils sont devenus comme Judas : ils ne communient qu'en apparence, leur pratique est strictement identique à celle du monde (souligné dans le texte). En effet, 'chacun se hâte de prendre son propre repas, en sorte que l'un a faim, tandis que l'autre est ivre' (11,21) : le clivage mondain entre riches et pauvres se prolonge purement et simplement à l'intérieur de la communauté, alors même que par sa célébration elle prétend communier à celui qui fut différent et qui par le don de ce Repas veut la maintenir dans cette différence. Le 'pour vous, rien de tel' n'est plus perçu, la différence d'avec le monde est oubliée. En fait, on 'méprise l'Eglise de Dieu' (11,22) parce que, comme dans le monde, on y méprise les pauvres en les laissant à leur place. On ne s'efforce pas de les libérer, on s'est coulé dans les structures de pouvoir du monde : on mange et boit le Repas du Seigneur, mais sans plus 'discerner le Corps' (11,29), c'est-à-dire : l'Eglise cesse de faire corps avec le Seigneur dans sa pratique différente jusqu'à la mort (souligné dans le texte). Et c'est là une contradiction insupportable : si l'eucharistie n'a plus de lien avec la pratique différente de la communauté qui la célèbre, cette rupture de sens, malgré la parfaite régularité du ministère et des rites, annihile le Repas du Seigneur : 'ce n'est pas le repas du Seigneur' (11,20), c'est devenu un acte quelconque" (21).

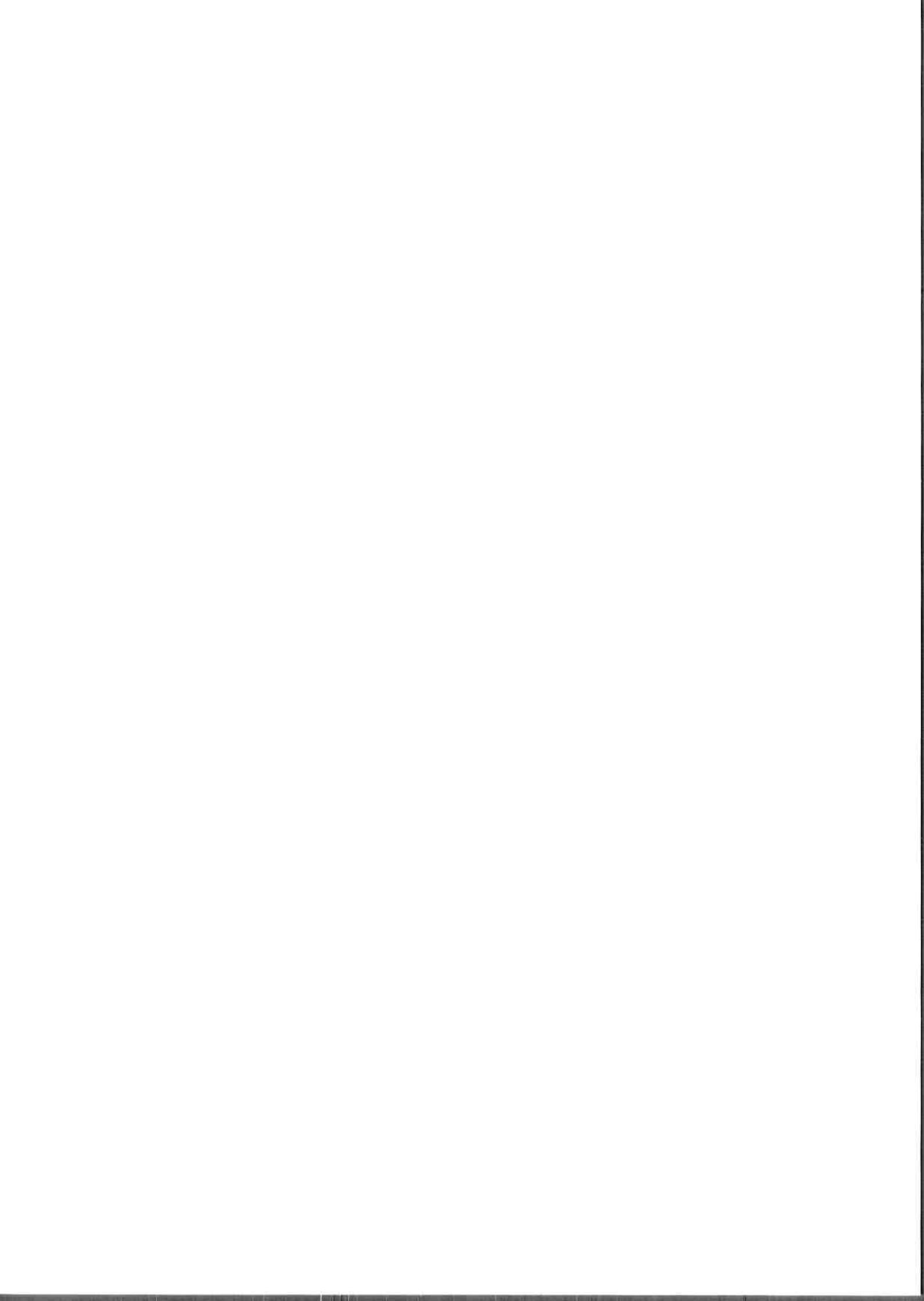
Seule, en effet, notre pratique, par le partage, du "sacrement du frère" (saint Jean Chrysostome), authentifie notre participation au "sacrement de l'autel". Etant entendu que le "frère" est tout homme, du moment qu'il est porteur de l'image et de la ressemblance divines et membre potentiel de la grande famille des rachetés ; tout homme, et particulièrement le pauvre à qui le Christ s'est identifié sans discrimination de race, de langue ou de religion (cf. Mt 25,31-46).

VI. ASPECTS DU PARTAGE VÉCU

Comment la communauté eucharistique pratiquera-t-elle ce partage, signe et témoignage de la présence vivante en elle du Seigneur ? Les formes, évidemment, en sont multiples et je me contenterai de quelques suggestions relatives, d'une part, aux petites communautés, d'autre part à la pratique de ce qu'on nomme aujourd'hui le "carême de partage".

1. Le partage au sein des petites communautés

Nul n'ignore l'essor actuel des "communautés de base" (dont le nombre est estimé, au seul Brésil, entre 80 et 100 mille)(22). Dans un monde où l'urbanisation galopante et la massification entraînent une dépersonnalisation de l'individu par la rupture des liens communautaires et la distension des relations inter-individuelles, dans cet univers aride de la "foule solitaire" (Riesman), dans "cet enfer moderne où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux" (Aragon), et au moment où les paroisses, n'étant plus à échelle humaine, ont perdu, en bonne partie, ce qui faisait leur raison d'être, l'essor des communautés de base constitue, à n'en pas douter, un "signe des temps" et une promesse. Insérées dans le tissu ecclésial, étroitement reliées entre elles, elles peuvent devenir, dans la communauté eucharistique, de vivantes cellules où le partage est concrètement vécu. Il me semble que les mouvements de jeunes sont particulièrement bien placés pour lancer et entretenir de telles initiatives.



a. Equipes

Je pense, par exemple, que l'"équipe", que je suppose être la cellule de base de plusieurs de ces mouvements, gagnerait énormément à être repensée, de façon que, cessant d'être un groupement formel ou un pur cercle d'études, elle devienne vraiment ce qu'elle est censée être, à savoir une communauté de vie et de partage où l'accent serait mis avant tout sur l'apprentissage de l'être-avec, des conflits assumés et surmontés, de l'unité symphonique dans la différence acceptée, de la coopération des dons individuels à la réalisation d'une oeuvre commune, de l'accueil et de la compréhension réciproques, du compagnonnage fraternel, bref sur l'apprentissage du mystère de l'Eglise dans la vie et les vicissitudes d'un groupe concret. Des initiatives toutes récentes dans ce domaine, lancées dans le cadre du Mouvement de la jeunesse orthodoxe (MJO) à Tripoli-Marine (Liban), se sont révélées, à l'épreuve, fort prometteuses et ont stimulé un mouvement de rénovation des équipes existantes.

b. Groupes de prière

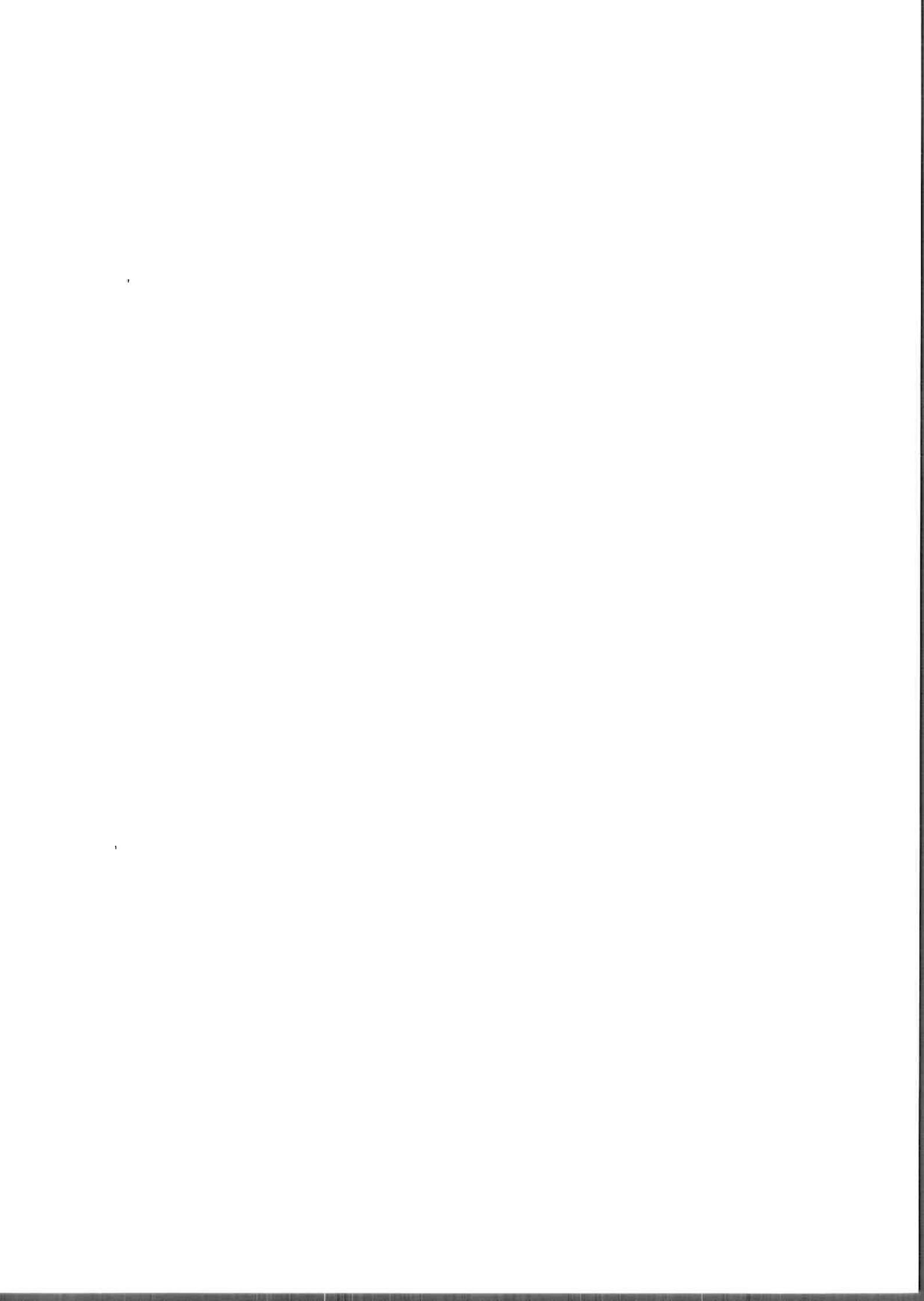
Dans la même localité, des groupes de prière ont vu le jour ces dernières années. L'un d'eux, auquel j'ai la joie de participer, a choisi de centrer sa réunion hebdomadaire sur un partage d'évangile, à partir duquel méditations, prières spontanées, lecture de psaumes et hymnes liturgiques tissent entre les membres du groupe les liens d'une communion fraternelle et chaleureuse qui déborde le groupe pour êtreindre, dans ses intentions de prière, les besoins et les drames de l'entourage, du pays, de l'Eglise et de l'humanité, et qui a débouché récemment sur l'institution d'une collecte régulière au profit des plus démunis. Cette communion entraîne même à l'occasion, et de la manière la plus spontanée, l'aveu de fautes et de faiblesses devant les frères, aveu qui, sans compromettre en quoi que ce soit la spécificité de la confession sacramentelle, est de nature à rendre à cette dernière sa pleine signification de réconciliation ecclésiale, et ce par la prise en considération des deux aspects, paternel et fraternel, de la communauté (23).

Je songe particulièrement à ce soir de juillet dernier où, dans la paix de l'oratoire où nous étions réunis, à la faible lueur des cierges allumés devant les icônes, nous sentîmes s'ouvrir et couler pour nous les fontaines d'eau vive, et la présence du Seigneur devenir en quelque sorte palpable dans la douceur, la joie, la compassion et le repentir, comme si nous effleurait la frange de son vêtement de lumière.

c. Classes de catéchèse

J'ajouterai que les classes de catéchèse peuvent devenir elles aussi, par la présence d'un animateur mû par l'esprit évangélique, des lieux d'apprentissage de la communauté fraternelle, celle-ci rayonnant d'ailleurs sur l'entourage, sans distinction d'appartenance confessionnelle, et particulièrement sur les déshérités, l'amour sans frontières dont elle fait l'expérience

Je songe ici particulièrement à ces classes d'une école publique primaire et complémentaire de filles à Tripoli-Marine, à population chrétienne et musulmane



en proportions presque égales, et où la catéchète, permanente déléguée par le conseil paroissial, a su créer, tant par sa ferveur chrétienne que par la qualité chaleureuse de sa présence humaine, un climat évangélique extrêmement attachant. En font foi ces quelques témoignages d'élèves que je me fais un plaisir de citer

"Cette heure est, pour moi, l'heure de l'amour, de l'entraide et du rapprochement avec Dieu..." (une élève de cinquième). "... Je sens que nous sommes soeurs au cours de cette heure" (une élève de quatrième). "... Au cours de cette heure nous nous réunissons dans l'amour et la fraternité, la solidarité et l'entraide" (une élève de quatrième). "Cette heure nous fait sentir que nous sommes toutes soeurs vivant ensemble sous le même toit, car Dieu établit l'affection entre les frères aimants..." (une élève de quatrième). "(Cette heure) nous donne l'amour, l'entraide, la tendresse et la familiarité (...) elle nous réunit dans le Seigneur Jésus..." (une élève de troisième).

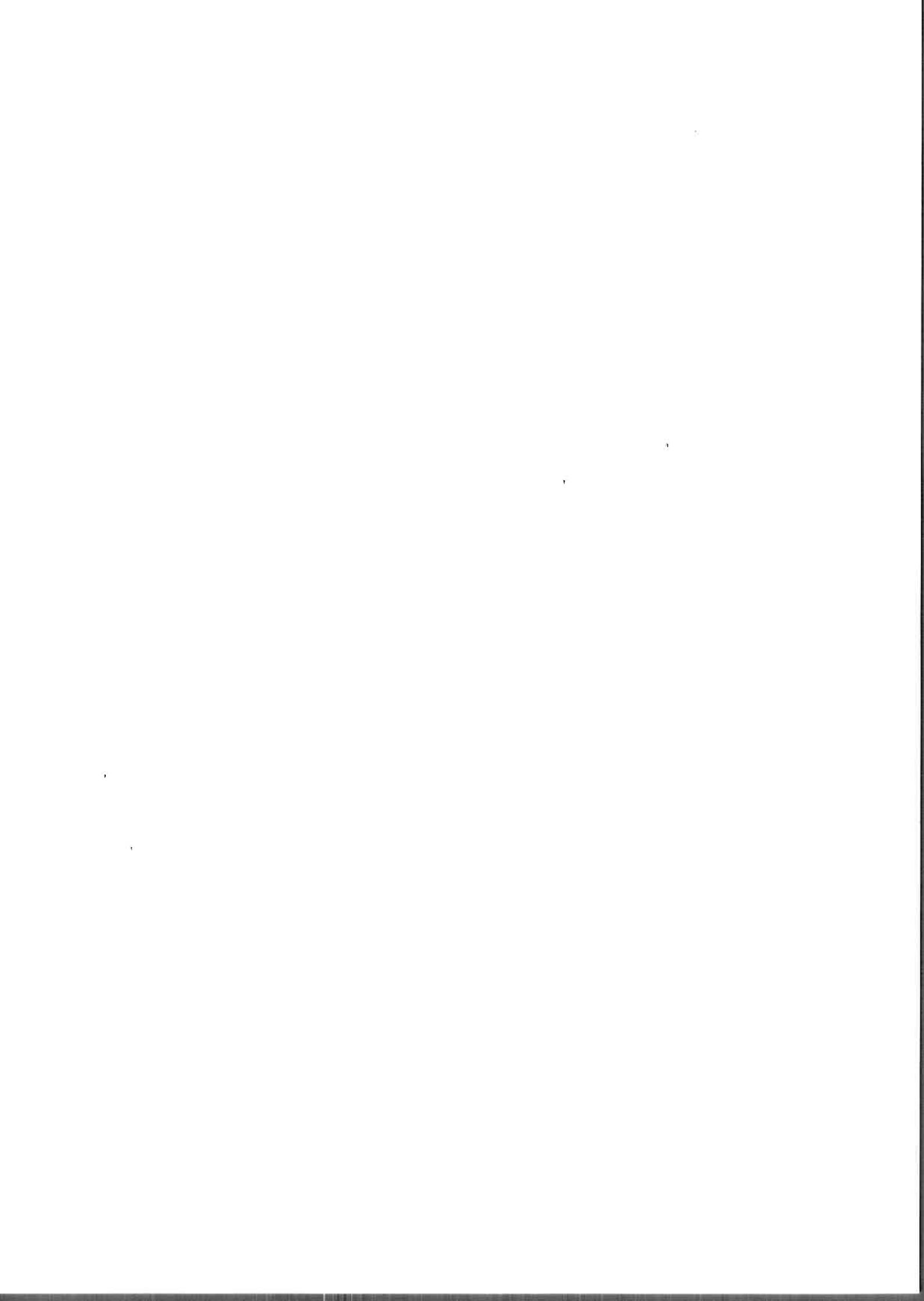
Et voici l'extension de cet amour à tous sans distinction dans un milieu déchiré à l'époque (1983-1984) par les haines confessionnelles : "... A travers cette heure qui se prolongeait dans ma vie à l'extérieur, j'ai appris à connaître ce que c'est qu'aimer tous les hommes et leur vouloir du bien à tous, même ceux qui me font du mal par leur fanatisme confessionnel" (une élève de cinquième).

2. La pratique du "carême de partage"

Ces mêmes adolescentes avaient appris, par leur expérience communautaire, cette forme privilégiée du partage qu'est le partage avec les pauvres, aspect essentiel de la communauté eucharistique comme en témoignent les épîtres de l'apôtre Paul lorsqu'elles évoquent les collectes en faveur des indigents de l'Eglise de Jérusalem (cf. Rm 15,26 ; Ga 2,10 ; 1 Co 16,1-4 ; 2 Co 8,9) et indiquent pour moment de ces collectes "le premier jour de chaque semaine" (1 Co 16,2), celui justement de l'assemblée eucharistique. Comment, en effet, la communauté eucharistique témoignerait-elle de son intégration au corps du Seigneur si elle ne partageait pas avec les plus démunis, dans l'esprit de "la générosité de notre Seigneur Jésus-Christ qui, pour (nous), de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour (nous) enrichir de sa pauvreté" (2 Co 8,9) ?

Une des formes les plus significatives de ce partage avec les pauvres est la formule, aujourd'hui répandue dans le monde chrétien, du "carême de partage". On ne peut que se réjouir de voir que les diverses Eglises chrétiennes retrouvent aujourd'hui cet esprit du jeûne proclamé déjà par le prophète Isaïe : "Ne savez-vous pas quel est le jeûne qui me plaît ? - oracle du Seigneur Yahvé : rompre les chaînes injustes, délier les liens du joug ; renvoyer libres les opprimés, briser tous les jougs ; partager ton pain avec l'affamé, héberger les pauvres sans abri, vêtir celui que tu vois nu et ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair..." (Isaïe 58, 6-7) ; aspect conforme à la pratique de l'Eglise primitive (24) et aux exhortations des textes liturgiques du Triodion (25).

C'est ce "carême de partage" que les élèves de catéchèse que nous avons évoquées pratiquent avec ferveur d'année en année, à partir de leur expérience communautaire. D'humble condition pour la plupart, elles se privent avec joie - à la façon de leurs frères du christianisme primitif, pauvres jeûnant pour pouvoir secourir de plus pauvres - afin de donner généreusement aux oeuvres sociales de l'Eglise des sommes considérables, comparativement à leurs très modestes ressources.



Mais c'est à l'échelle mondiale que le "carême de partage" des chrétiens porte aujourd'hui un témoignage prophétique.

Dans un monde où 22 % de la population terrestre, appartenant aux sociétés industrialisées, constituent une minorité privilégiée qui engloutit à elle seule 80 % des ressources de la terre, cependant qu'"une fantastique distorsion fait que 1 200 millions d'humains sont mal nourris et que 600 millions souffrent de la faim"; où l'écart des richesses respectives des pays d'Occident et du reste de la terre, qui s'établissait de 1 à 9 en 1900, était de 1 à 20 en 1980, où le fossé entre les pays industrialisés et les pays en voie de développement, se creuse parce que les premiers s'obstinent à défendre leurs privilèges (26) ; dans un monde où ces mêmes nations riches qui constituent moins du quart de la population de la planète s'approprient les deux tiers de la production alimentaire du globe (27) ; où les meilleures terres du tiers-monde sont accaparées par les multinationales agro-alimentaires au profit d'intérêts étrangers associés à ceux d'une "minuscule élite locale" et consacrées, au détriment des cultures vivrières, aux cultures d'exportation (28), dont celle du soja pour l'alimentation du bétail des pays développés, et ce au préjudice des besoins alimentaires des habitants des pays pauvres, dont la malnutrition va s'aggravant (29) ; un monde où 40 % de la production des grains est consacrée à nourrir les animaux en vue de l'alimentation des populations des pays riches (30) ; où, dans les pays industrialisés, des gaspillages particulièrement scandaleux sont commis chaque année dans le but de maintenir le niveau du profit (31) ; et quand on sait que tout cela aboutit au fait que 46 000 enfants sont morts chaque jour de sous-alimentation dans le monde, en 1982, d'après les statistiques de l'UNICEF, cependant que les maladies dues à la suralimentation se multiplient dans les pays industrialisés (32) ; quand on a devant les yeux ce sombre tableau de l'injustice mondiale, que tous les efforts actuels des défenseurs de l'ordre occidental ne sauraient effacer, on comprend alors que le "carême de partage" vécu par de nombreuses communautés chrétiennes dans le monde d'aujourd'hui, et particulièrement en Occident, constitue une vigoureuse contestation de l'égoïsme foncier d'une société de consommation qui, cultivant chez ses privilégiés le désir immature d'"avalier le monde entier" (33), laisse une masse de démunis, tant dans les pays pauvres que dans les pays riches eux-mêmes, en marge de sa course insensée au profit, au prestige et à la jouissance.

C'est ainsi qu'à l'"oralité" dévoratrice, et même "cannibalique", qui caractérise la société de consommation, la communauté eucharistique oppose la transfiguration du registre "oral" que l'eucharistie opère (on "mange" le corps du Christ, non pour l'engloutir en soi mais pour être transformé en Lui, pour devenir, comme Lui et en Lui, don, accueil et partage), une conversion du désir qui, par le jeûne volontaire, conteste prophétiquement le "désordre établi" (E. Mounier) du soi-disant "ordre" économique mondial actuel imposé par les privilégiés de la terre.

a. Un témoignage suisse

De ce témoignage, qui propose à nos contemporains un anti-modèle de notre monde d'avidité et de rapine, je suis heureux de présenter succinctement cet exemple tiré du monde occidental. Il s'agit de l'oeuvre de deux organismes chrétiens suisses : l'un catholique ("Action de Carême"), l'autre protestant ("Pain pour le prochain"), qui s'efforcent de conscientiser les chrétiens de



leur pays sur les exigences de leur foi quant au partage effectif avec les plus déshérités et à la nécessité de se priver pour les rejoindre, ne serait-ce que partiellement et symboliquement, et leur offrir, à titre d'aide fraternelle, le fruit de cette privation. C'est ainsi que l'organisme "Action de Carême" gère chaque année une somme de plus de vingt millions de francs suisses et s'en sert pour fournir une aide à des projets de développement dans le Tiers-Monde en respectant l'initiative et l'autonomie des intéressés. Cette action débouche d'ailleurs sur un engagement politique. C'est ainsi que les deux organismes en question ont été, avec deux autres oeuvres d'aide au développement, à l'origine d'une pétition au niveau national destinée à faire pression sur les instances fédérales de décision en vue de porter la confédération helvétique, pays riche mais néanmoins en queue de peloton pour ce qui concerne le budget d'aide au tiers-monde, à faire preuve d'une plus grande générosité. Cette pétition, signée par 200 000 personnes et remise à la chancellerie, a eu effectivement une conséquence directe sur l'augmentation de l'aide votée par Berne (34).

Pour souligner la portée psychologique et spirituelle du "carême de partage", j'évoquerai aussi l'initiative que prennent de nombreuses paroisses suisses d'organiser, une fois par semaine, pendant le carême, un repas où chaque participant consomme un simple bol de soupe tout en donnant l'équivalent du prix d'un repas complet. De cette initiative, Jean-Pierre Manigne donne un éclairant commentaire que je me permets de citer longuement :

"L'initiative, écrit-il, favorise l'aide (...) mais il s'agit aussi d'autre chose : "partager la faim". Personne certes n'est dupe. C'est vrai qu'il y a un abîme entre cette privation relative et consentie et le fait de souffrir effectivement de dénutrition organique. C'est vrai encore que l'aide récoltée ainsi est infime par rapport aux besoins. Mais en un domaine comme celui-ci, pour entamer une digue aussi robuste que celle qui sépare dans un bel isolement l'Occident des peuples les plus pauvres, toute brèche est la bienvenue. Si après tant et tant de reportages dévastateurs qui devraient nous faire tout connaître du drame de la sécheresse, de la pénurie, du sous-développement, nous en étions encore au temps de l'ignorance ? Jeûner, partager la faim, ce n'est rien d'autre alors que la tentative d'épeler avec son coeur et son corps une information qui risquerait sans cela de ne pas descendre plus bas que la tête" (35).

La même efficacité symbolique peut être dévolue à l'abstinence de viande, qui fait partie de la discipline du jeûne orthodoxe, si elle est vécue dans l'esprit du "carême de partage". Elle sensibilise alors la communauté qui la pratique et, à travers elle, ceux qui sont témoins de son geste, à la grave injustice consistant à retirer en quelque sorte, de la bouche des pauvres, le pain et les aliments de base, pour suralimenter de viande les privilégiés. Au cours d'une tournée dans l'Ouest de la France, au printemps 1983, Dom Helder Camara, évêque de Recife au Brésil et prophète de l'engagement au service des pauvres et du Tiers-Monde (36), s'est vu poser la question suivante : "... Il y a eu en France une campagne sur le thème 'Mangez moins de viande, c'est cela qui appauvrit le tiers-monde'. Est-ce une solution ? " Il y a répondu : "(...) Il me semble que cette campagne est une bonne idée. Pas pour apporter une solution, mais pour faire un choc, sensibiliser, aider à découvrir un grave problème. Après, même si on comprend que ce n'est pas la solution, on reste avec la question, on cherche, et on ne peut plus tout à fait vivre et penser comme avant..." (37)



b. Un témoignage libanais

Au Liban, et dans la nuit de l'interminable calvaire que vit mon pays, il me semble que le "carême de partage" - je l'ai suggéré dans une étude inédite que j'ai écrite en français en 1982 à l'intention du pro-synode orthodoxe, à la demande d'un ami archevêque (38) - pourrait être vécu comme un témoignage prophétique original et percutant porté à l'encontre d'un confessionnalisme qui n'a que trop démasqué, au cours de dix ans de violences et de destructions, son visage sordide et meurtrier. Pour cela il faudrait que le fruit en fût destiné, au moins partiellement, aux pauvres de l'autre, des communautés réputées ennemies.

Le Mouvement de jeunesse orthodoxe (où le "carême de partage" se pratique depuis de nombreuses années) a fait, en 1984, un geste de cet ordre, à Tripoli-Marine. Dans le climat de haine confessionnelle et de peur qui dominait alors le pays tout entier et plus particulièrement la ville de Tripoli qui vivait à ce moment - et continue à vivre d'ailleurs - une conjoncture socio-politique particulièrement délicate à la suite de la prise du pouvoir par les milices musulmanes intégristes, et alors que l'importante minorité chrétienne de Tripoli-Marine (le port de Tripoli), pourtant connue pour ses traditions de coexistence pacifique, subissait des pressions particulièrement prononcées, les responsables des équipes MJO d'adolescents dans cette localité ont proposé à leurs jeunes, à partir de l'étude en commun d'un texte évangélique, de consacrer le fruit du "carême de partage" de cette année-là à des pauvres de la communauté musulmane. La proposition a suscité, comme on pouvait s'y attendre, de vigoureuses résistances et soulevé des discussions passionnées - occasion pour les responsables d'une prise de conscience accrue des exigences et des difficultés de la metanoïa (conversion) évangélique - mais la majorité, néanmoins, s'y est ralliée. Et cette année-là, dans la lumière pascale où retentit l'invite : "Appelons 'frères' ceux qui nous haïssent et pardonnons-leur tout dans la Résurrection...", les jeunes adolescents du MJO et leurs responsables ont consacré le fruit de leurs privations - un millier de livres libanaises (la livre ne s'était pas encore effondrée à cette époque) - à l'achat de deux machines à tisser qui furent offertes à deux familles musulmanes indigentes pour leur servir de gagne-pain. L'offrande leur fut adressée discrètement par l'intermédiaire d'une association amie, celle des scouts musulmans, qui fut chargée de la transmettre en indiquant simplement qu'elle venait de frères chrétiens...

Ainsi ces jeunes et les aînés qui les encadraient avaient-ils, au nom de toute la communauté eucharistique à laquelle ils appartenaient, et justifiant par là leur nom d'"avant-gardes", de pionniers (nom qu'ils portent dans le Mouvement), posé un geste prophétique de réconciliation dans un sombre climat de suspicion et de haine, lancé un germe de nouveauté dans l'archaïsme des réactions instinctives et des atavismes grégaires, jeté une semence de "joyeuse lumière" au sein d'effrayantes et d'épaisses ténèbres... Quant à "l'efficacité" de ce geste, en apparence infime, qui saurait la mesurer, sinon le Seigneur de l'histoire, Celui qui, seul, est capable de sonder les reins et les coeurs...



3ème partie TEMOIGNAGE QUE LA VIE EST CHANTIER DU ROYAUME
=====

Offrande, service et partage constituent ici-bas l'ébauche et l'anticipation du Royaume, ce Royaume dont toute célébration eucharistique constitue l'annonce et l'avant-goût.

"...Toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne" (1 Co 11,26), écrivait l'apôtre Paul à ses chers et difficiles Corinthiens, et la Liturgie se fait l'écho de ces paroles lorsque le prêtre, après la communion des fidèles, récite cette hymne pascale toute pénétrée du "Marana tha" (Notre Seigneur, viens !) de 1 Corinthiens 16,22, et du "Viens, Seigneur Jésus !" de l'Apocalypse (22,20) : "O Pâque, grande et très sainte, ô Christ ! O Sagesse, Verbe et Puissance de Dieu ! Donne-nous de participer plus réellement à toi au jour sans déclin de ton Royaume".

I. LE ROYAUME EST DEJA LA

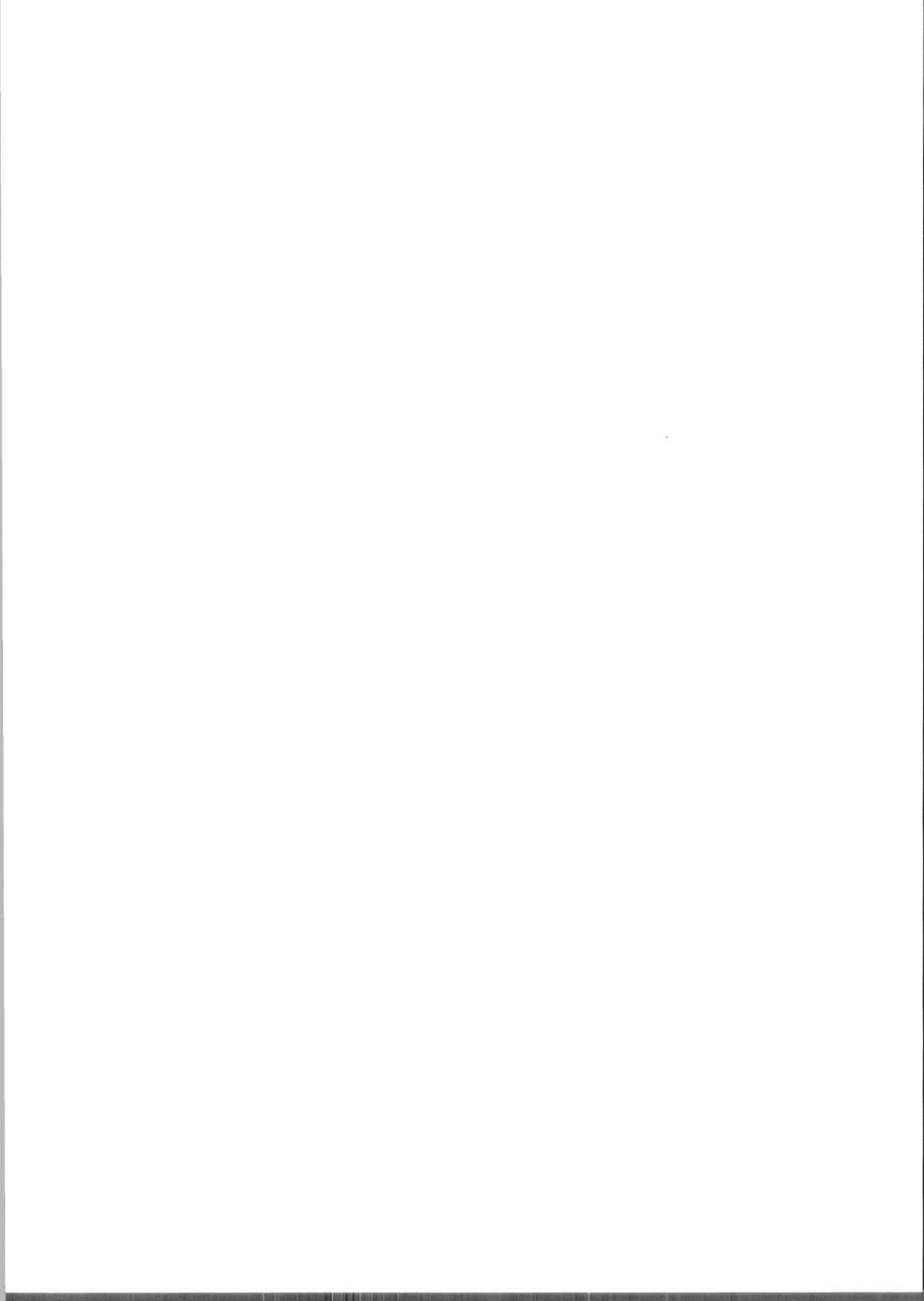
Ce Royaume annoncé et promis est déjà là. Il n'est pas seulement eschatologie, il est aussi présence actuelle, ici et maintenant. Jésus le proclame sans ambiguïté : "Le règne de Dieu est parmi vous" (Lc 17,21), déclare-t-il. Commentant un propos similaire du Seigneur, Xavier Léon-Dufour écrit : "'Le règne de Dieu vient de vous atteindre', dit Jésus à ses détracteurs (Mt 12,28), il est donc là, à l'oeuvre. Mais il l'est d'une manière non pas éclatante, sur le mode qu'annonçait Jean, mais mystérieuse, comme une semence, d'irréductible puissance, déposée par Dieu au coeur de l'homme" (39).

Cette présence anticipée du Royaume à venir, cette "eschatologie réalisée", la communauté en fait l'expérience dans le repas eucharistique, et c'est cette expérience qu'elle doit communiquer au monde, en paroles et en actes, en attitudes et en style de vie, afin que le monde puisse la partager à son tour et vivre, lui aussi, la brûlante et vivifiante proximité du Règne de Dieu.

II. LE ROYAUME N'EST PAS UN AUTRE MONDE

En effet le Royaume de Dieu, objet central de la prédication de Jésus (40), n'est pas un autre monde, c'est le vieux monde devenu autre, transformé en un monde nouveau par l'irruption en lui de Dieu en Jésus-Christ (41). "Le Règne de Dieu, dit Joseph de Bacciochi, c'est la victoire de la vie, de la paix, de la joie, de l'amour, de la justice sur toutes les forces du mal (42)." Comme le précise Léonardo Boff, le Royaume "ne signifie pas quelque chose de purement spirituel (...) Il est la totalité de ce monde matériel, spirituel et humain, introduit maintenant dans l'ordre de Dieu" (43).

Nulle beauté de la terre n'est exclue d'un tel Royaume. Olivier Clément l'a bien montré, qui écrit : "Au bord du lac, le Ressuscité allume 'un feu de braise avec du poisson dessus' (Jean 21,9). Le lac où le ciel se reflète, le rougeolement des braises, l'odeur du poisson qui grille, le repas partagé dans



l'amitié, c'est cela aussi le Royaume de Dieu. C'est-à-dire la terre, toute la terre, libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu' (Rom 8,21)" (44).

Dans une telle perspective, tout ce qui nous attire et nous enchante dans ce monde nous apparaît sous un jour nouveau : l'exquise saveur des fruits de la terre, la pure lumière de l'aube, le gazouillis des oiseaux dans le clair matin, l'enivrant parfum des fleurs d'oranger qui embaume au printemps les vergers de Tripoli, le son lointain d'un carillon dans la limpidité cristalline d'une nuit de montagne, le rire joyeux d'un enfant, la gracieuse fraîcheur des jeunes filles, le rayonnement serein d'un vieux visage, la flamme fidèle de l'amour conjugal, l'exaltante expérience de la paternité, tout cela nous apparaît comme un don du Père, un sourire de sa bienveillance et la promesse de l'avenir inouï que son amour nous prépare.

Si les chrétiens se pénètrent de cet esprit authentiquement évangélique, ils cesseront de paraître aux yeux du monde ce que, hélas, ils paraissent trop souvent, à savoir les contempteurs de la joie et les ennemis du désir. La croix cessera de paraître, à travers eux, comme un épouvantail, comme le symbole d'un dolorisme morbide, pour revêtir sa signification véritable : celle de l'indispensable rupture par laquelle le désir s'arrache aux impasses dans lesquelles il risque sans cesse de se fourvoyer, aux mirages décevants dans lesquels il est tenté de se perdre, pour découvrir, dans le dépassement des satisfactions égo-centriques trop faciles, sa vocation divine et son horizon infini. Alors le monde pourra reconnaître la vérité de la formule liturgique : "C'est par la croix que la joie est entrée dans l'univers", et les chrétiens, échappant enfin au terrible reproche de Nietzsche, auront cet air de ressuscités qu'il leur réclamait et dont l'allégresse désigne et proclame leur Libérateur.

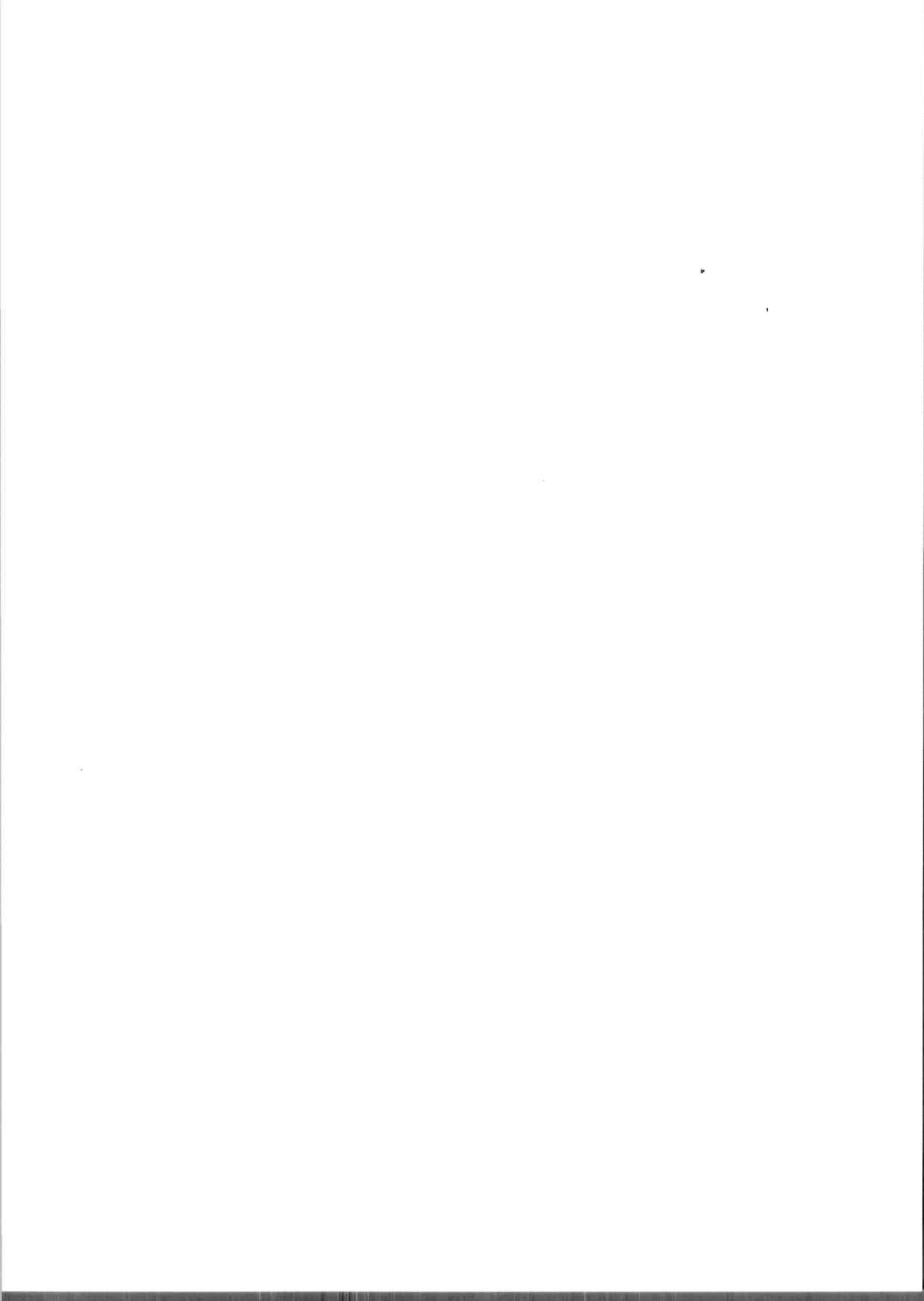
III. LA CREATION NOUVELLE EST DEJA AMORCEE

Annoncer que le Royaume est déjà là, qu'il est à l'oeuvre, comme un ferment et une promesse, dans la douloureuse gestation du monde tragique qui est le nôtre, c'est proclamer en d'autres termes que la création nouvelle est déjà amorcée dans l'Esprit Saint, cet Esprit qui, lors de l'épiclèse, ne descend pas seulement sur les saints dons pour les transformer, mais aussi, à travers ces dons, et l'univers naturel et humain qu'ils représentent, opère d'ores et déjà la transfiguration du monde et "renouvelle la face de la terre" (Ps 103,30). "Si donc quelqu'un est dans le Christ, écrit l'apôtre Paul, c'est une création nouvelle ; l'être ancien a disparu, un être nouveau est là" (2 Co 5,17 ; cf. aussi Ga 6,15).

Intégrée au Christ par le baptême et l'eucharistie, renouvelant cette intégration à chaque célébration eucharistique, la communauté chrétienne ne peut que témoigner de l'émergence de cette nouvelle création, émergence qui s'exprime à la fois et indissociablement par "la conversion des personnes et la transfiguration radicale du monde des personnes" (45).

1. Elle s'exprime dans la "conversion des personnes"

Cette nouvelle création, dont elle fait l'expérience dans la foi, la communauté eucharistique la manifeste au monde par la conversion des membres qui la constituent, conversion qui donne aux relations interpersonnelles qu'ils



entretiennent entre eux et avec "ceux du dehors", un style nouveau, style qui, loin d'être plaqué sur l'humain à la façon d'un masque, restitue, au contraire, à leur humanité, son visage authentique, que trop souvent déforme et enlaidit la grimace des désirs dévoyés ; son "coeur de chair" (Ez 36,26) que trop souvent pétrifient les âpres et cruelles convoitises. "Voyez comme ils s'aiment", s'étonnaient les païens devant le spectacle de la fraternité des premières communautés chrétiennes et renvoyant ainsi l'écho de cette expérience que traduit la première épître johannique, celle de l'amour comme prémices de la résurrection espérée : "Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort dans la vie, puisque nous aimons nos frères" (1 Jean 3,14).

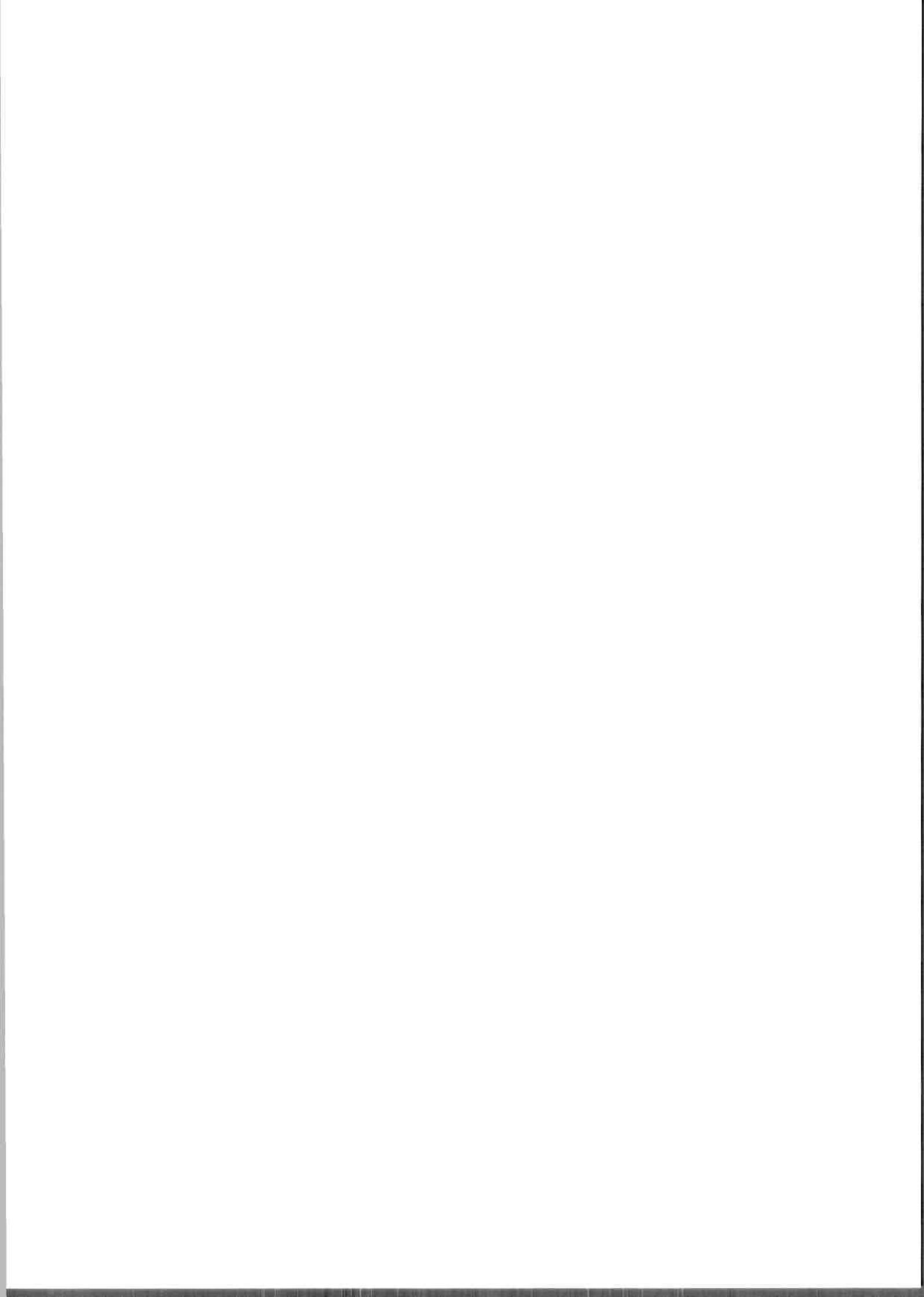
Il ne s'agit nullement de je ne sais quel idéal abstrait de perfection, de je ne sais quel légalisme raffiné plus contraignant que tous les autres, mais du fruit de la vie nouvelle communiquée à nous par le Christ dans l'Esprit : "Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse aussi agir" (Ga 5,25), écrit l'apôtre aux Galates, et "voici (selon lui) le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, douceur, maîtrise de soi..." (Ga 5,22-23).

"Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, écrit-il ailleurs, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous les uns les autres, et si l'un a un grief contre l'autre, pardonnez-vous mutuellement ; comme le Seigneur vous a pardonnés, faites de même, vous aussi. Et par-dessus tout, revêtez l'amour : c'est le lien parfait..." (Col 3,12-14).

Et parce que l'amour est la marque par excellence de cette vie nouvelle, un amour sans frontières, qui englobe amis et ennemis, il amène avec lui la joie, autre signe prégnant du Royaume, joie d'échapper à la stérile et étouffante solitude de l'"avoir" pour accéder à la liberté vivifiante et créatrice de l'"être", joie d'être invité au banquet éternel de l'amour trinitaire, joie de pouvoir et d'oser aimer parce que Dieu "nous a aimés le premier" (1 Jn 4,19), parce qu'Il nous a donné de si profondes attaches en Lui en nous ressuscitant en son Fils Jésus-Christ, que nous pouvons courir sans peur le risque du détachement. Plus que jamais, notre monde en crise, qui ne se livre aussi frénétiquement à la fièvre du plaisir et aux démons de la violence que pour fuir son angoisse profonde, attend de la communauté eucharistique ce témoignage de la joie qu'apporte la "bonne nouvelle"(l'Évangile) vécue du Royaume déjà là, du Royaume de la Rencontre devant laquelle pâlisent toutes les "nourritures terrestres" que l'homme moderne engloutit avidement pour chercher, mais en vain, à tromper sa faim d'absolu : "...Le Règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson ; il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint" (Rm 14,17).

2. Elle s'exprime aussi dans la transformation radicale du monde des personnes

Mais la création nouvelle ne saurait se limiter à la conversion des personnes, si capitale que soit cette dernière, au risque de verser dans un spiritualisme désincarné qui méconnaît la dimension sociale et historique de l'homme. Aussi doit-elle nécessairement s'inscrire dans le déroulement de l'histoire, comme un ferment de renouveau et de libération qui doit ébranler jusqu'en leurs fondations les structures oppressives bâties sur la primauté de l'argent et du profit, sur la soif de pouvoir et d'hégémonie, sur les multiples discriminations qui empêchent de reconnaître comme des hommes à part



entière ceux qui appartiennent à un autre sexe, à une autre race, à une autre nation, à une autre religion, à une autre culture, à une autre idéologie.

a. La croissance du Royaume passe obligatoirement par des événements historiques libérateurs

C'est pourquoi la croissance du Royaume passe obligatoirement par des événements historiques libérateurs, par la construction d'une société plus juste et plus fraternelle (46), l'affranchissement des opprimés, un partage plus équitable des biens et des chances entre les individus, les groupes et les peuples, une participation de tous à la décision et à l'initiative. Méconnaître ces dimensions socio-historiques, ces dimensions qu'il faut bien appeler politiques, du Royaume, équivaudrait à méconnaître le programme messianique proclamé par Jésus dans la synagogue de Nazareth, lors de l'inauguration de sa vie publique, programme qu'avait déjà annoncé le prophète Isaïe : "L'Esprit du Seigneur est sur moi parce qu'il m'a conféré l'onction pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer les opprimés en liberté, proclamer une année de grâce du Seigneur" (Lc 4,18-19). Texte qui reçoit toute sa signification si l'on se souvient que l'"année de grâce du Seigneur" était cette année jubilaire (Lévitique 25,8-17) où devait s'opérer en principe, dans le peuple de Dieu, un affranchissement total des servitudes et des aliénations concrètes (47), affranchissement qui ne semble jamais avoir été réalisé dans les faits.

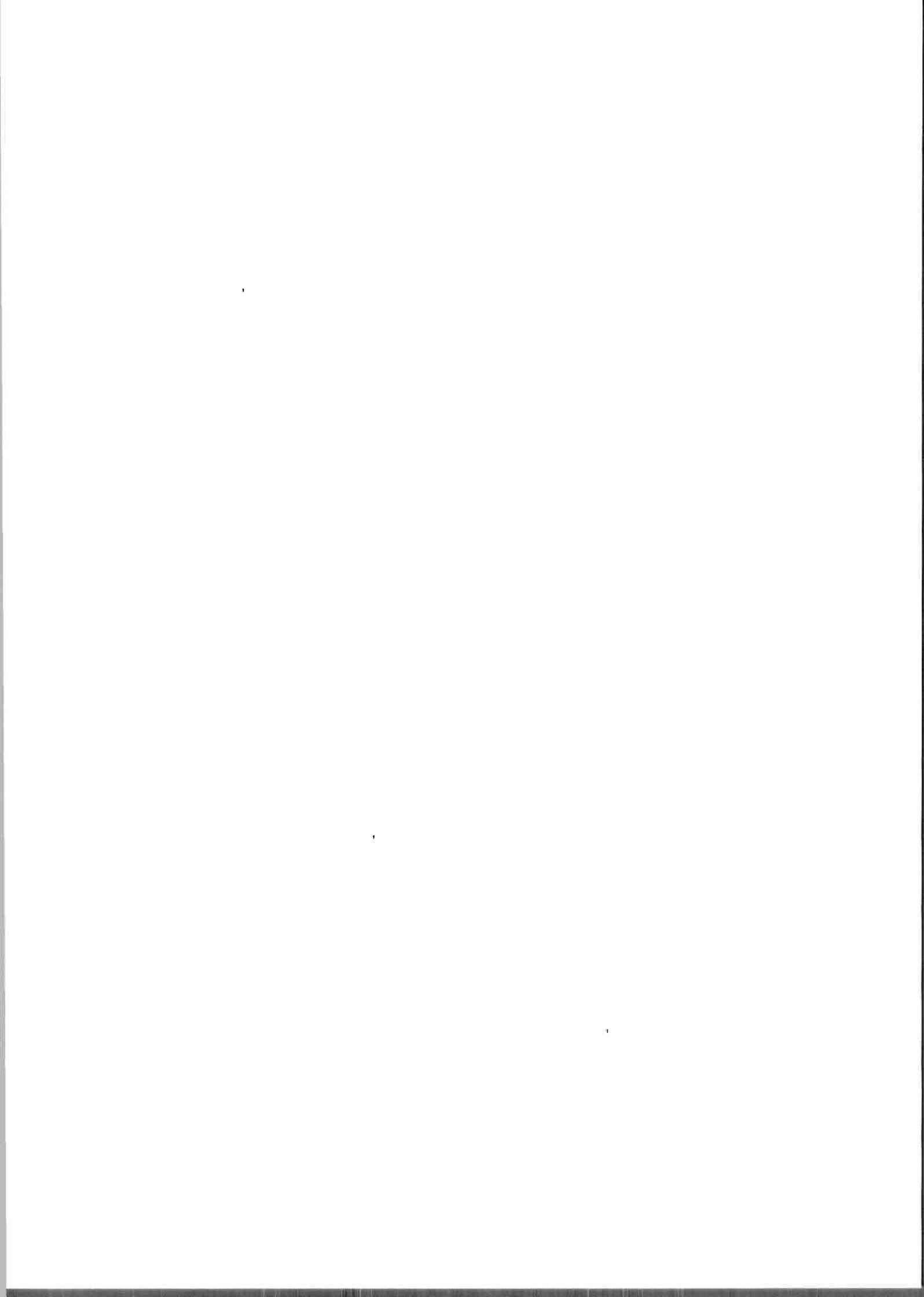
b. La communauté eucharistique doit, par ses engagements historiques, anticiper l'accomplissement du Royaume

Ainsi la communauté eucharistique ne saurait-elle se dérober à cette dimension essentielle de son témoignage qui est d'inscrire dans des engagements historiques concrets, dans des luttes quotidiennes, son espérance du Royaume, anticipant de la sorte "les nouveaux cieux et la nouvelle terre (...) où la justice habitera" (2 P 3,11-13). Elle ne pourra rendre crédible la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ (48) que si, loin de se contenter d'attendre passivement la Parousie, elle joint l'anticipation à l'attente, "attendant et hâtant l'avènement du Jour de Dieu" (2 P 3,12), selon la vigoureuse formule de la deuxième épître de saint Pierre, "éveillant l'aurore", selon l'expression du Psalmiste (Ps 56,9).

c. Elle ne peut, sans se trahir, s'évader de la terre

La communauté eucharistique ne saurait, sans trahir son identité et sa vocation, s'évader de la terre. Car, comme le souligne ce témoin du Christ jusqu'au martyre que fut Dietrich Bonhoeffer, "celui qui s'évade de la terre ne trouve pas Dieu, mais seulement un autre monde, meilleur, plus beau, plus pacifique, un arrière-monde ; il ne trouve jamais le monde de Dieu, qui advient dans ce monde. Celui qui s'évade de la terre pour trouver Dieu se trouve seulement lui-même" (49).

La communauté eucharistique ne saurait, comme nous en avertit Gustavo Gutiérrez, limiter la portée du salut à ce qui est purement "religieux" sans voir la globalité du processus, comme le font, dit ce même auteur, "ceux qui, pour protéger le salut (ou protéger leurs intérêts...), le retirent de là où



bat le pouls de l'histoire", refusant "de voir que le salut du Christ est une libération radicale de toute misère, de toute spoliation, de toute aliénation" (50).

C'est dans cet esprit que le MJO du Patriarcat d'Antioche a adopté, lors de son 12ème congrès, tenu entre les 26 et 29 décembre 1970, un document intitulé "L'engagement dans les causes de la terre", document qui s'ouvre sur les lignes suivantes : "Le MJO est, depuis ses origines, un mouvement d'amour de Dieu et de l'Eglise et, par suite, du monde, car le christianisme enseigne que le ciel et la terre se sont unis dans l'Incarnation. Le ciel ne saurait (donc) détourner de la terre : celui qui oeuvre pour le ciel, oeuvre nécessairement pour la terre car il n'y a pas de divorce entre ce qui vient et ce qui est déjà là. Le Royaume commence à partir d'ici-bas, il vient quand le bien-être et le bonheur remplissent la terre, quand s'y généralisent la joie et l'allégresse..." (51)

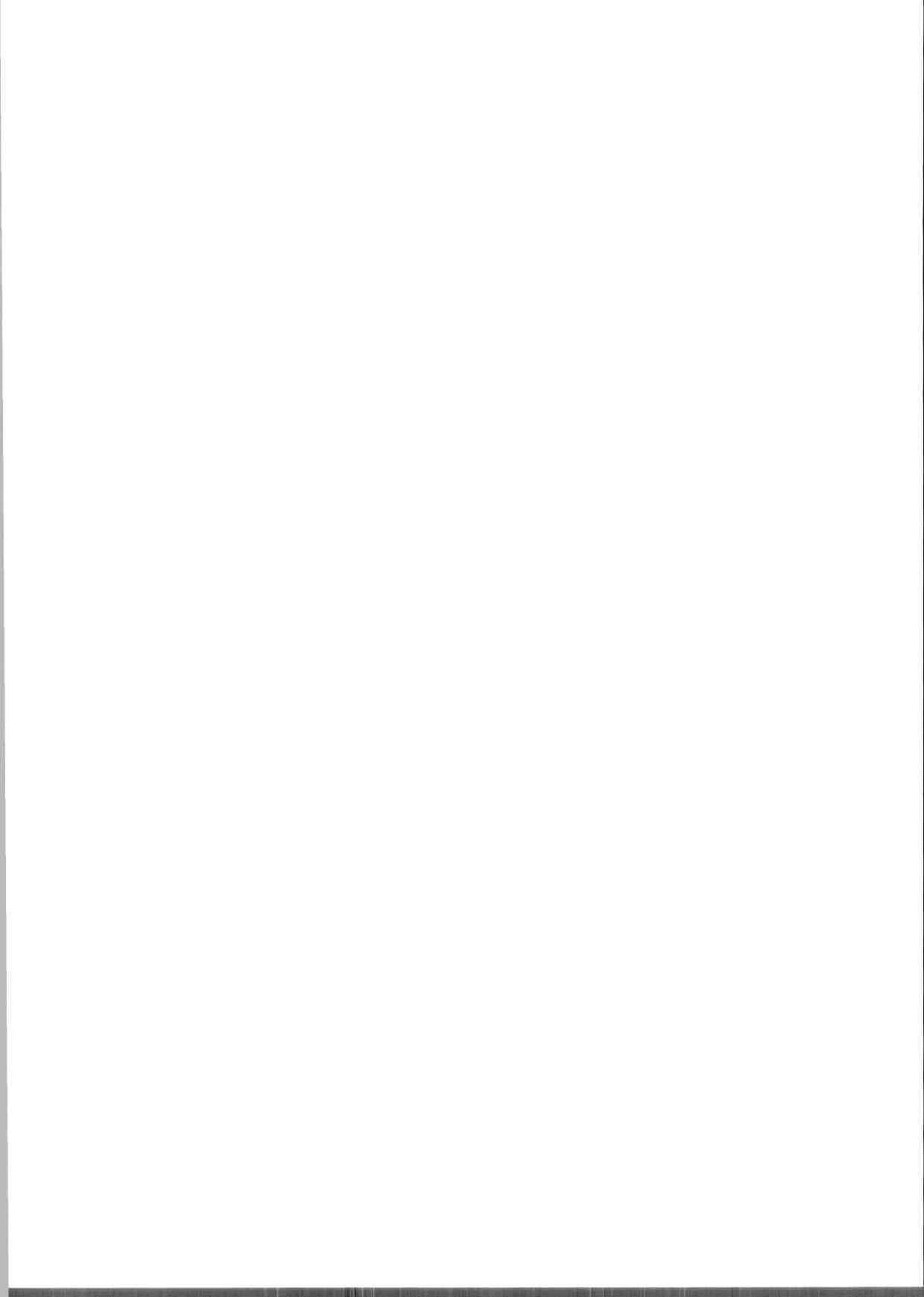
Le père Cyrille Argenti nous met en garde, de son côté, contre cette distorsion totale de la célébration eucharistique qui consiste à en faire un alibi contre l'engagement historique. Commentant le BEM (document "Baptême, Eucharistie, Ministère", publié par le Conseil oecuménique des Eglises), il précise que la réalité nouvelle, entrevue dans le mystère eucharistique, "ne transforme la vie qu'à travers le temps historique". Il poursuit : "Ce qu'on appelle souvent maintenant 'la liturgie après la liturgie', se déroule dans l'histoire. Entrevoir la réalité du Royaume sans engager le combat de la Croix pour faire passer le Royaume dans la vie quotidienne serait fuir le combat de la Croix et ferait de l'eschatologie une utopie."

Et de faire cette observation qui devrait nous porter à la réflexion et à la métanoïa : "C'est effectivement souvent une tentation des orthodoxes de se 'réfugier' dans la célébration eucharistique en fuyant les combats du monde" (52).

d. L'affrontement du Pouvoir érigé en absolu

Partout où le Pouvoir, s'érigeant en absolu, dégénère en idole et se revêt, par là même, du masque grimaçant de la Bête de l'Apocalypse, partout où ce Pouvoir idolâtré se permet de fouler aux pieds le droit de l'homme à la dignité d'une existence vraiment humaine, la place du chrétien est d'être sur la brèche pour témoigner du message libérateur de l'Évangile et annoncer que le Royaume est déjà là et qu'il exige un renouvellement radical des structures et des relations qui constituent le tissu de la société humaine.

Tel est le témoignage rendu, souvent jusqu'au sang, par ces chrétiens d'Amérique latine et d'ailleurs qui, par leur combat courageux, quoique non violent, contre les structures oppressives, réécrivent en lettres de lumière les récits des Actes des Apôtres (53). C'est Oscar Romero, l'archevêque martyr de San-Salvador (54), c'est Adolfo Perez Esquivel en Argentine (55) et Desmond Tutu, évêque de Johannesburg en Afrique du Sud (56), tous deux prix Nobel de la paix, et tant et tant d'autres, évêques, prêtres, religieux, religieuses et laïcs engagés dans les luttes d'en-bas pour des raisons d'en-haut, selon l'expression de François Mauriac, et qui, face à tant de compromissions, gardent intact l'honneur de l'Évangile.



Comment encore ne pas saluer ici, fraternellement, tous ces chrétiens anonymes de toutes les confessions, réunis dans une lutte commune pour l'abolition de la torture, érigée en instrument de pouvoir dans la moitié des pays du monde (!), ces chrétiens de l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture) qui s'obstinent à élever la voix, jour après jour, au nom de leur espérance, pour faire reculer l'horreur et lui arracher au moins certaines de ses victimes.

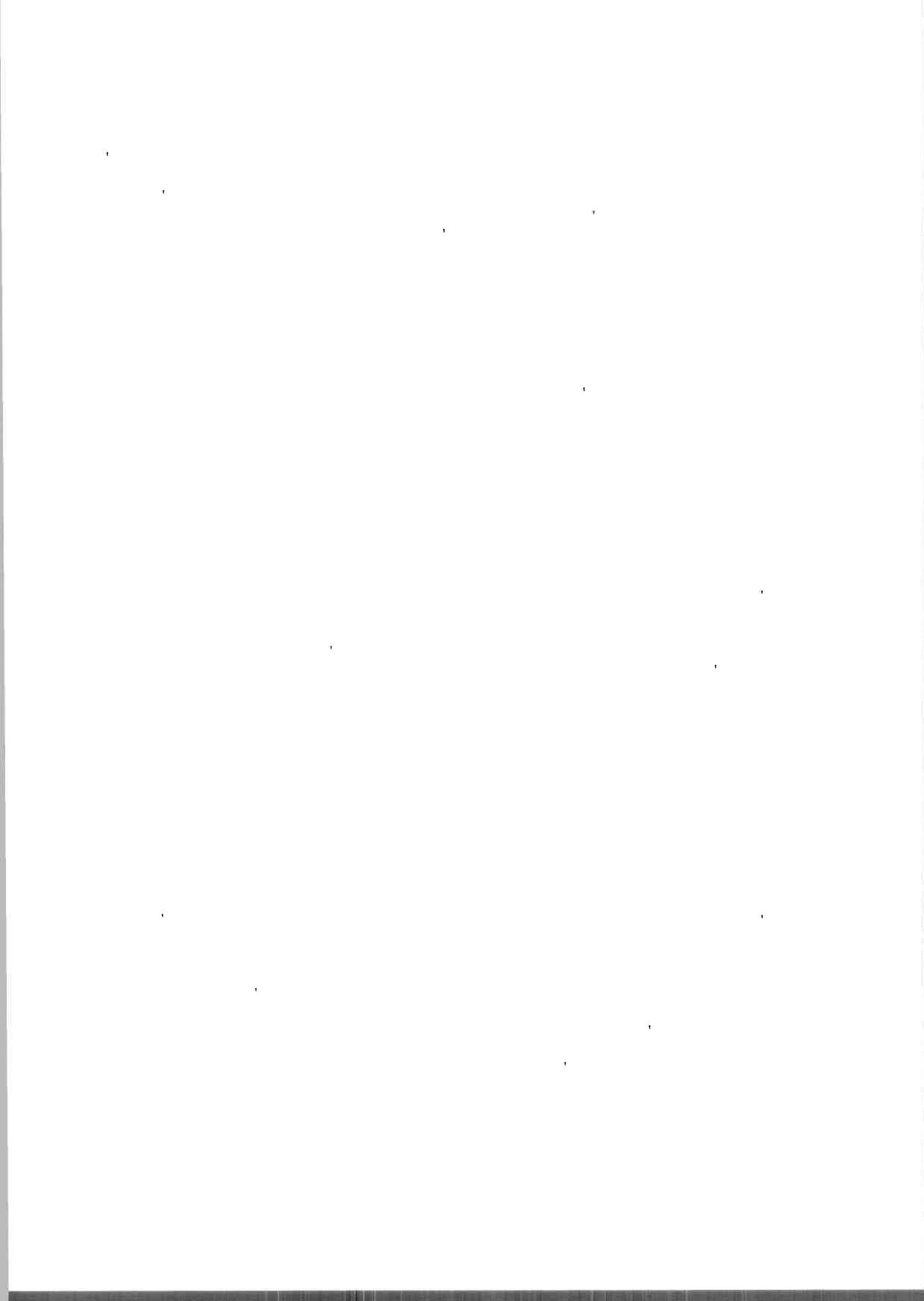
e. Les libérations historiques ne sont pas encore la Libération totale

Tous ces chrétiens savent certes que toute réalisation historique libératrice, quelque importante qu'elle puisse être, n'est encore qu'approximation du Royaume, qu'elle n'est donc pas et ne saurait être la plénitude de ce dernier, le salut total espéré et attendu. Un représentant aussi autorisé de ce que l'on appelle "théologie de la libération" qu'est Gustavo Gutiérrez l'affirme sans aucune ambiguïté (57). Mais cette certitude, loin de rendre ces chrétiens indifférents aux faits historiques porteurs de libération, les pousse au contraire à s'y engager avec plus d'audace et de lucidité, tout en dénonçant, à la lumière de leur vision eschatologique, les limites et les ambiguïtés, non dans un esprit de stérile dénigrement, avec la morgue satisfaite des "bien-pensants", dans le dessein de maintenir les privilèges et de justifier la paresse et la démission, mais dans le dessein de pousser plus loin les libérations partielles déjà acquises, pour les prolonger vers l'accomplissement total qu'elles annoncent et trahissent à la fois.

S'il est du devoir du chrétien de dénoncer fermement les faux messianismes des idéologies absolutisées de tous bords qui, s'affrontant violemment dans le monde d'aujourd'hui, y causent de terribles ravages, il ne saurait le faire de manière crédible que si son espérance assume loyalement les espoirs des hommes, à la suite de Jésus qui ne craignit pas de présenter comme signes visibles de la venue du Royaume la guérison, miséricordieusement opérée par lui, des souffrances et des infirmités humaines : "Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles retrouvent la vue et les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres..." (Mt 11,4-5)

f. La présence du Royaume induit une "contre-histoire"

"Mon Royaume n'est pas de ce monde" (Jn 18,36), déclare Jésus devant Pilate. Qu'est-ce à dire sinon que, tout en s'édifiant dans le monde, il n'appartient pas à ce qui fait la vétusté, la pourriture et la misère du monde tel qu'il est, mais qu'il lui apporte le "vin nouveau" de la vie, de la joie, de la fête, ce vin qui exige, pour ne pas se répandre et se perdre, des "outres neuves" (Mt 9,17), c'est-à-dire des structures historiques renouvelées ? Qu'est-ce à dire sinon que l'irruption du Royaume dans le monde en Jésus-Christ, inaugure, selon l'expression d'Olivier Clément, une "contre-histoire" où la communauté eucharistique, signe et prémices du monde à venir, doit, pour être conséquente avec elle-même, pleinement s'engager, la certitude de la transfiguration finale lui donnant le coeur de recommencer indéfiniment le combat sans se laisser décourager par les résultats toujours précaires et sans cesse menacés ?



"Le Royaume n'est pas de ce monde", et l'engagement de l'amour actif provoque une contre-histoire, écrit Olivier Clément. Il y a l'histoire d'Hérode et de Pilate, qui signifie le massacre des innocents. Et il y a la contre-histoire des Béatitudes qui parfois arrache à l'horreur les innocents.

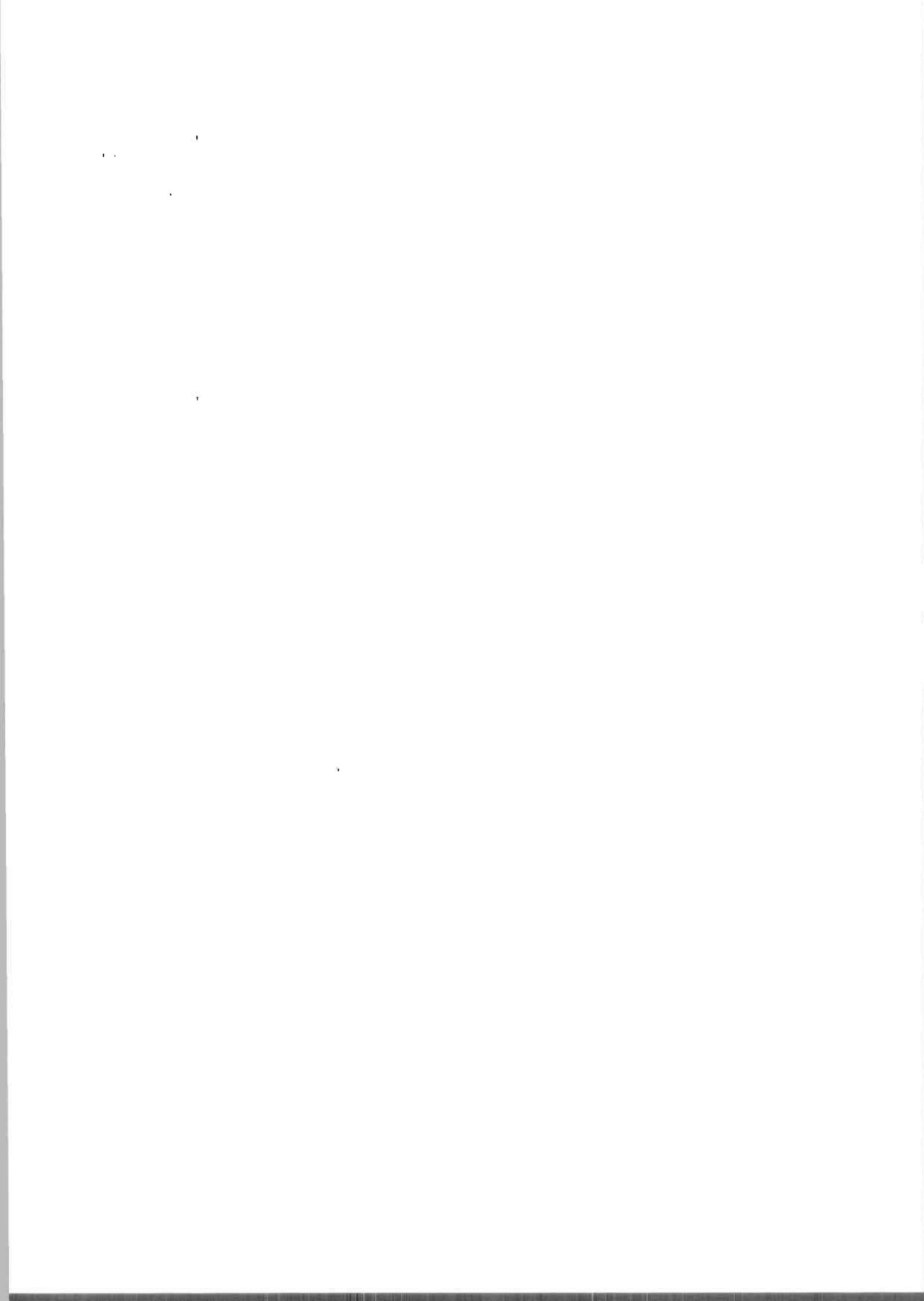
"Les commandements d'Hérode et de Pilate sont bien connus : Heureux les riches, le royaume de la terre est à eux. Heureux les durs, car ils ont la terre en partage... Heureux ceux qui jouissent : il n'y a pas d'autre consolation, etc. Les commandements du Christ sont moins connus : 'Heureux les pauvres de coeur : le royaume des cieux est à eux. Heureux les doux : ils auront la terre en partage. Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés...' Le chrétien est un Sisyphe heureux qui lutte parmi les hommes en sachant que l'histoire seule ne réalisera pas le Royaume mais que le Royaume est déjà en nous et parmi nous (...) La tension entre le Royaume de Dieu et celui de César ouvre l'espace de l'esprit et de la liberté. Seule la croix la résout sans la résoudre, c'est-à-dire l'orienté vers l'espérance. (...)

"Notre espérance n'est pas vide. Ce que nous attendons est déjà là - autrement. Le Royaume est déjà là, 'dans le mystère'. Il est là dans la célébration eucharistique et dans la liturgie cosmique, il est là dans les moments de contemplation, quand le coeur s'embrase, dans les moments de confiance et de tendresse, dans les gestes de justice et de fraternité, dans un regard ou un sourire, chaque fois qu'une victime est arrachée à un bourreau, chaque fois qu'un bourreau s'identifie au larron et que son 'coeur de pierre' se transforme en 'coeur de chair'"(58).

A ces fortes et lumineuses paroles, je me permettrai d'ajouter ces mots qui évoquent une humble expérience que beaucoup d'entre les jeunes ici présents ont, sans doute, je l'espère, eu le bonheur de vivre au sein de leurs mouvements respectifs. Je le ferai en songeant affectueusement à deux équipes mixtes d'adolescents, "l'Eau vive" et "l'Etoile du matin", avec lesquelles je poursuis, depuis peu, en coopération avec mes co-responsables, une prometteuse expérience, dans le cadre de la section du MJO à Tripoli-Marine. Me référant à l'espérance qu'éveille en moi cette expérience, je dirai donc que lorsque, dans une équipe de jeunes, la présence vivifiante du Christ tisse des liens d'affection, de compréhension et d'accueil réciproques, d'écoute attentive et respectueuse de l'autre et de coopération authentique, lorsque, à la faveur de ces liens, les langues jusque-là muettes se dénouent, les timides et les repliés accèdent à la parole, lorsque la confiance en soi retrouvée dans un climat de communication fraternelle éveille, chez les plus effacés, des pouvoirs jusque-là inconnus, alors c'est l'aube du Royaume qui est en train de poindre et c'est l'Etoile du matin qui resplendit dans les coeurs.

Notes

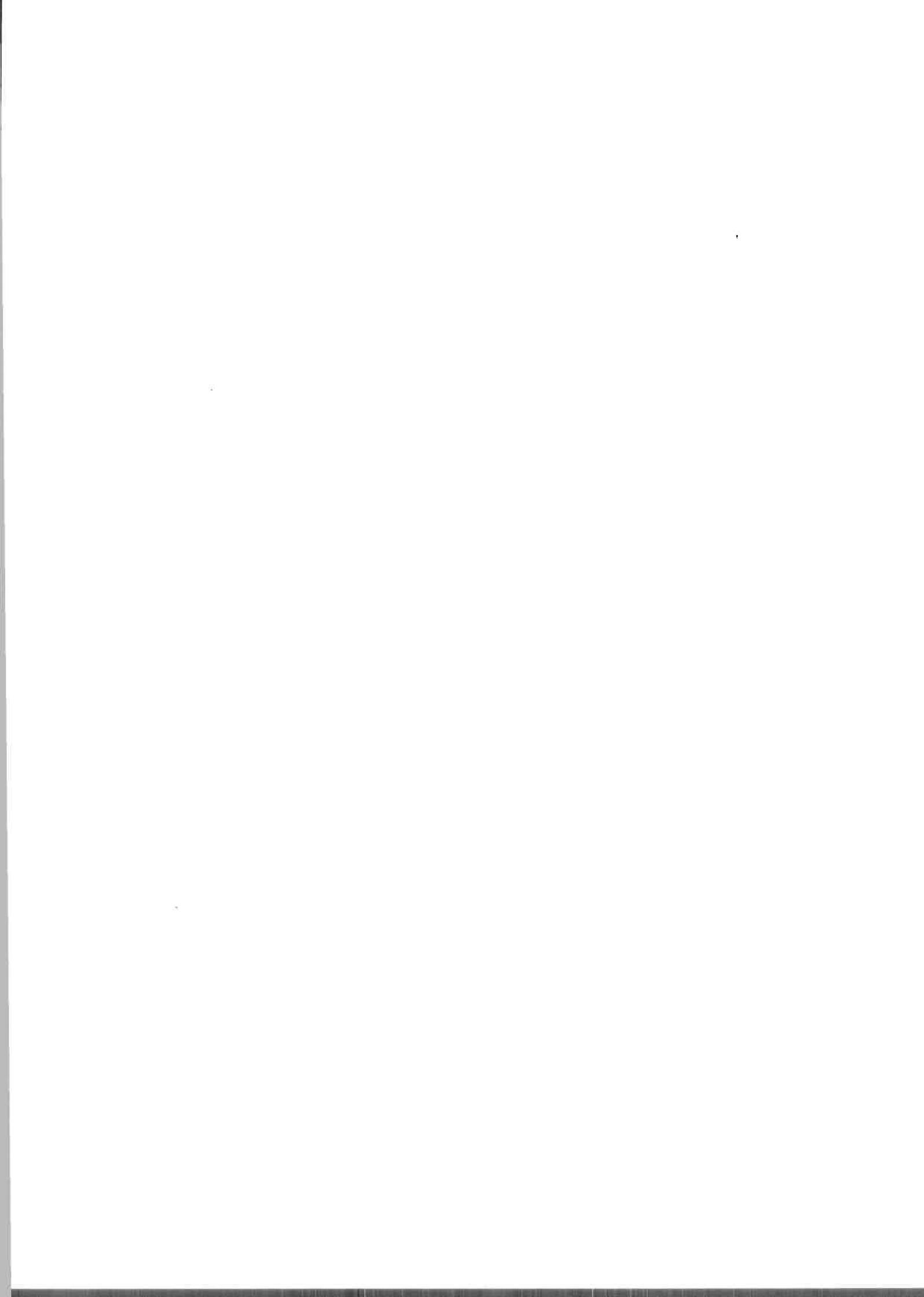
1. Françoise DOLTO, Séminaire de psychanalyse d'enfants. Seuil, 1984, p. 226.
2. François VARONE, Ce Dieu censé aimer la souffrance. Cerf, 1984 (2ème éd.), p.186
3. Roger GARAUDY, Appel aux vivants. Seuil, 1980, p. 340.
4. cf. Roger GARAUDY, op. cit., passim.
5. cf., par exemple, Une bête à abattre : le "tiers-mondisme", in Le Monde diplomatique, n° 374, mai 1985, p. 13 à 35.



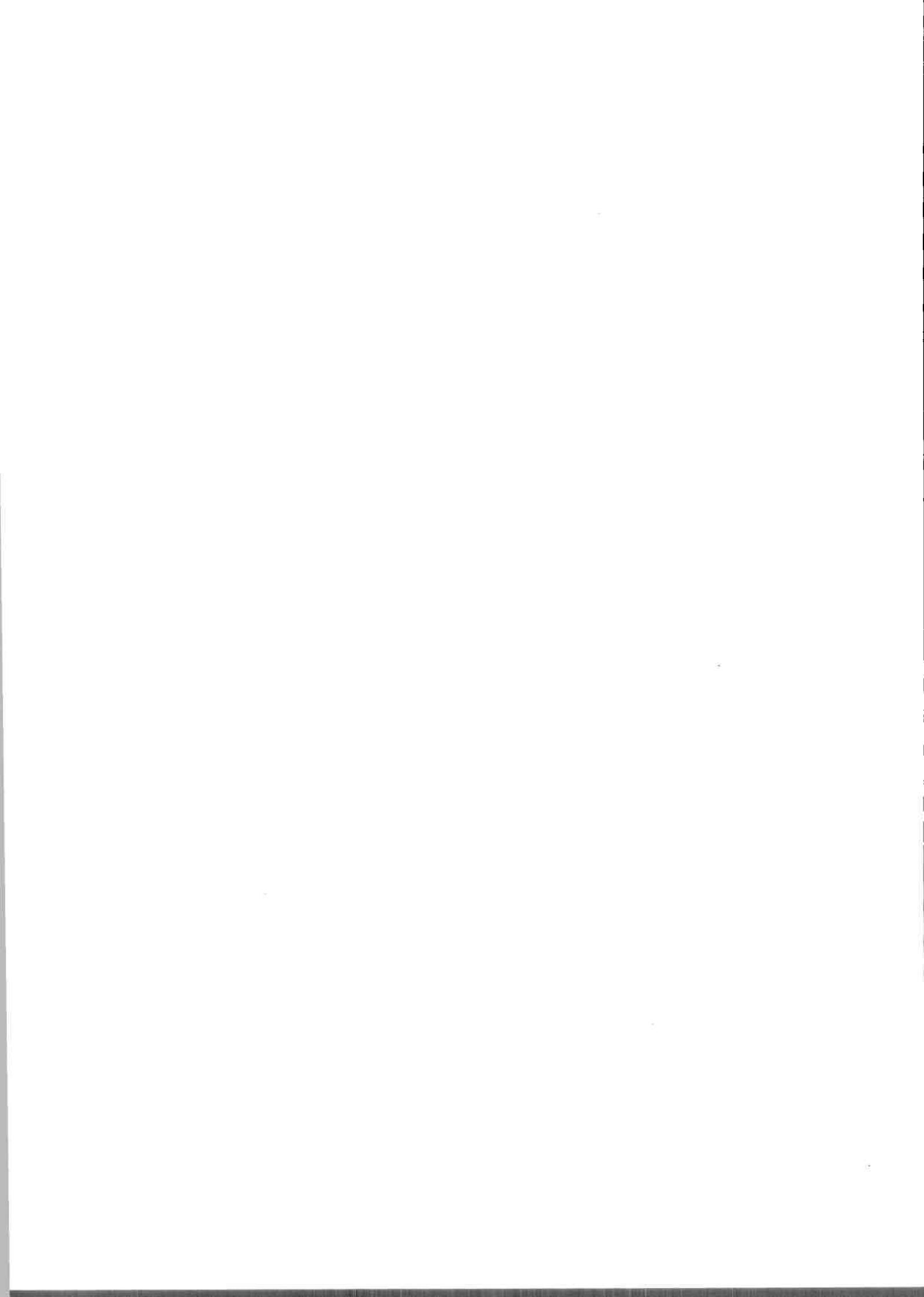
6. cf. Marie-Françoise HANS et Gilles LAPOUGE, Les femmes, la pornographie, l'érotisme. Coll. "Points actuels", Seuil, 1980, p. 389-391.
7. cf. François VARONE, op. cit., p. 90-98.
8. cf. op. cit., p. 91-94.
9. op. cit., p. 94.
10. op. cit., p. 94.
11. op. cit., p. 95.
12. op. cit., p. 95.
13. op. cit., p. 95.
14. cf. Costi BENDALY, Instruction de la fille et horizons de la femme. Commentaire d'une enquête auprès des jeunes (en arabe). Editions An-Nour, sous presse.
15. cf. Métropolitite Georges KHODR, Ma vision de la femme (en arabe), p. 21-23, in La femme dans la théologie ecclésiale (en arabe), p. 21-26, Conseil des Eglises du Moyen-Orient, Beyrouth, novembre 1980.
16. cf. Costi BENDALY, L'image du Christ dans le mariage et la famille (en arabe), p. 54-60, collection "L'Evangile sur les chemins du siècle", éd. An-Nour, Beyrouth, 1983. - Sur l'obéissance comme dimension de l'amour conjugal, cf. aussi André BORRELY, Qui est près de moi est près du feu. Ed. Desclée de Brouwer, 1979, p. 200-201, où l'on trouve cette magnifique formule : "Aimer, c'est obéir, c'est-à-dire écouter, être à l'écoute de l'être aimé".
17. cf. Costi BENDALY, L'image du Christ dans le mariage et la famille (en arabe), op. cit., p. 61-69. Cf. aussi Costi BENDALY, Comment la famille vit le mystère de l'Eglise (en arabe), p. 33-46 in Paul EVDOKIMOV et Costi BENDALY, La famille une Eglise (en arabe), p. 21-48, éd. An-Nour, Beyrouth, 1982. Et aussi Costi BENDALY, Fondements psycho-familiaux d'une saine éducation chrétienne de l'enfant (en arabe), coll. "Nos enfants et nous", éd. An-Nour, Beyrouth, 1982.
18. Olivier CLEMENT et Paul EVDOKIMOV, Discerner les esprits ? Point de vue orthodoxe sur la crise de mai 1968 en France, p. 21 in Informations catholiques internationales, n° 313-314, juin 1968, p. 20-28.
19. Lord ACTON, cité par Pedro-Maria CASALDALIGA, Je crois en la justice. Etre évêque au Brésil. Cerf, 1979, p. 136.
20. cf. le quotidien arabe An-Nahar, Beyrouth, n° 12579, 24 août 1975, p. 4. Traduction française in SOP n° 2, novembre 1975, p. 10-13.
21. François VARONE, op. cit., p. 95-96.
22. cf. Les communautés chrétiennes de base dans le monde (dossier), p. 30, encadré, in L'actualité religieuse dans le monde, 15 juin 1984, n° 13, p.27-42.
23. cf. Père Michel NAJM, La pénitence dans sa conception patristique et sa pratique véritable (en arabe), p. 87, revue An-Nour, Beyrouth, 1985, n° 2-3, p. 81-87.
24. cf. P.-R. REGAMEY, L'Ecriture Sainte et les débuts du christianisme, p. 39-41, in Redécouverte du jeûne (ouvrage collectif), p. 15-50. Cerf, 1959.
25. cf., par exemple, un texte des vêpres du mercredi de la première semaine du Carême, cité par le Père Alexandre SCHMEMANN, Le Grand Carême, traduction arabe du Père Ibrahim SARROUJ, Tripoli, 1978, p. 35.



26. cf. Roger LERAY, Quand règne la peur sur le monde, une source d'espérance, la solidarité humaine, in *Le Monde diplomatique*, mai 1985, p. 26.
27. cf. Susan GEORGE et Nigel PAIGE, La faim dans le monde. Pour débutants. *La Découverte / Maspéro*, 1983, p. 68. - Albert SAMUEL écrit : "100 millions d'Américains du Nord consomment autant d'engrais que le feraient 2 milliards d'Indiens. 200 millions d'Américains mangent autant que le feraient 14 milliard de Voltaïques" (Albert SAMUEL, *La faim dans le monde*, p. 4, in Pochette publiée par la revue *Croissance des jeunes nations*, en supplément à son n° spécial "Les chemins de la faim", n° 254, octobre 1983).
28. cf., par exemple, la revue *Croissance des jeunes nations*, n° 254, octobre 1983, numéro spécial "Les chemins de la faim", passim.
29. cf., par exemple, Susan GEORGE, Comment meurt l'autre moitié du monde. *Laffont*, 1982, p. 104-107. - Albert SAMUEL écrit : "Actuellement, le quart de la viande, les trois-quarts des fruits et légumes consommés aux Etats-Unis proviennent de pays pauvres (Mexique, Brésil, Amérique centrale) où il y a de nombreux affamés" (art. cit., p. 4).
30. Déclaration du président de la FAO, Edouard SAOUMA, à la Conférence mondiale pour la réforme agraire et le développement rural, tenue à Rome du 8 au 20 juillet 1979, citée par le quotidien de langue arabe *As-Safir*, Beyrouth, 17 août 1979, p. 11.
31. Ainsi, "en 1974, la Communauté économique européenne (CEE) a dépensé 225 millions de francs pour détruire des fruits et des légumes qui risquaient de faire baisser les cours. En France, la même année, et pour les mêmes raisons, liées au système marchand, 250 000 tonnes de pommes de terre ont été détruites" (R. GARAUDY, *Appel aux vivants*. Seuil, 1979, p. 332).
32. cf., par exemple, Louis LEPRINCE-RINGUET, *Le Grand Merdier ou l'espoir pour demain ?* Flammarion, 1978, p. 202.
33. Erich FROMM, *Avoir ou être ?* R. Laffont, 1984, p. 45.
34. cf. Jean-Pierre MANIGNE, Jeûne et partage (dossier), in *L'actualité religieuse dans le monde*, n° 20, 15 février 1985, p. 23-30.
35. art. cit., p. 30.
36. cf., par exemple, Dom Helder CAMARA, *Révolution dans la paix*. Seuil, coll. "Livre de vie", 1970.
37. Dites-nous, dom Helder..., p. 23 in *La vie*, 22-28 décembre 1983, p. 20-25. - Cf. aussi le Message de l'épiscopat canadien du 26 août 1974 : "Comme consommateurs, comme chrétiens, sommes-nous prêts : 1° A mettre en question les objectifs d'un système économique qui nous pousse à consommer et à gaspiller d'une façon immodérée, plutôt qu'à partager les ressources alimentaires disponibles ? 2° A résister à la publicité et aux autres pressions sociales qui créent des habitudes alimentaires d'opulence ? 3° A remettre en pratique la tradition du jeûne et de l'abstinence, en réduisant notre consommation de nourriture et tout particulièrement de viande ? 4° A faire parvenir aux peuples dans le besoin, par l'entremise d'un organisme bénévole, ce que la modération nous a fait épargner, que ce soit en argent ou en nature ? " Le même message indique : "On a calculé que si chaque Canadien mangeait un hamburger de moins par semaine, on pourrait consacrer à l'alimentation de cinq millions d'autres êtres humains le million de tonnes de viande ainsi épargné" (cité dans *Les chrétiens, l'évangile, l'argent*, in *Fêtes et saisons*, n° 313, mars 1977, p. 17).



38. Costi BENDALY, Jeûne et oralité. Aspects psychologiques du jeûne orthodoxe et suggestions pour une éventuelle réforme, in *Contacts*, n° 131, 3ème trimestre 1985, p. 165-229.
39. Xavier LEON-DUFOUR, Dictionnaire du Nouveau Testament, article "Règne, roi, royaume". Seuil, coll. "Livre de vie", 2ème éd., 1982, p. 461-462.
40. "...On (en) trouve 122 fois la mention dans les évangiles et 90 fois dans la bouche de Jésus..." (Leonardo BOFF, *Jésus-Christ libérateur*. Cerf, 1983, p.60).
41. cf. Leonardo BOFF, op. cit., p. 60-62.
42. Joseph de BACIOCCHI, *Jésus-Christ dans le débat des hommes*. Centurion, 1975, p. 114.
43. Leonardo BOFF, op. cit., p. 64.
44. Olivier CLEMENT, Donner un sens à notre corps, p. 110 in *Contacts*, n° 114, 2ème trimestre 1981, p. 103-135.
45. Leonardo BOFF, op. cit., p. 68.
46. cf. Gustavo GUTIÉRREZ, *Théologie de la libération. Perspectives*. Lumen vitae, Bruxelles, 1974, p. 186-187, p. 239.
47. "Vous déclarerez sainte cette cinquantième année et proclamerez l'affranchissement de tous les habitants du pays. Ce sera pour vous un jubilé..." (Lévitique, 25,10).
48. cf. J. de BACIOCCHI, op. cit., p. 139-140.
49. Dietrich BONHOEFFER, *Dein Reich Komme*, cité par René MARLE, Le message exigeant de Dietrich Bonhoeffer, p. 76, in *Etudes*, janvier 1969, p. 68-81.
50. cf. Gustavo GUTIÉRREZ, op. cit., p. 186-187.
51. Texte photocopié, en arabe. C'est moi qui traduis (C.B.).
52. Père Cyrille ARGENTI, La présence du Christ dans la célébration eucharistique, p. 15, in *SOP* (Service orthodoxe de presse), n° 84, p. 15-18.
53. cf., par exemple : Charles ANTOINE, *Le sang et l'espoir. Ces chrétiens d'Amérique latine*, éd. du Centurion, 1979 ; Pedro-Maria CASALDALIGA, *Je crois en la justice. Etre évêque au Brésil*, op. cit. ; Michel DUCLERCQ, *Cris et combats de l'Eglise en Amérique latine*, éd. du Cerf, 1979.
54. cf. James R. BROCKMAN, *Monseigneur Romero, martyr du Salvador, 1917-1980*. Ed. Centurion, 1984.
55. cf. Adolfo Perez ESQUIVEL, *Le Christ au poncho, présentation et traduction de Charles ANTOINE et collaborateurs*. Ed. du Centurion, 1981.
56. cf. *Informations catholiques internationales*, n° 564, 15 juillet 1981, p. 38-41.
57. cf. G. GUTIÉRREZ, op. cit., p. 186-187.
58. Olivier CLEMENT, *Après Hiroshima et Auschwitz : la passion du Christ dans l'histoire des hommes (extraits)*, p. 19, *SOP*, n° 89, juin 1984, p. 17-20.



Note sur l'auteur

Costi BENDALY est un laïc, profondément engagé dans la vie de l'Eglise orthodoxe au Liban et notamment dans le Mouvement de la jeunesse orthodoxe (MJO). Agé de 60 ans, marié et père de 3 enfants, il travaille dans l'enseignement secondaire, tout en étant chargé de cours de psychologie au centre universitaire de Tripoli (Liban) et exerçant par ailleurs des activités de psycho-pédagogue conseil. Auteur d'une thèse de doctorat d'Etat sur Images parentales et attitudes religieuses, soutenue en 1982 à Lyon (SOP 66.6), il est connu et estimé au Moyen-Orient, autant dans les milieux chrétiens que musulmans, pour ses nombreux ouvrages dont Le Dieu de l'athéisme contemporain, La sexualité et sa signification humaine, Attitudes des parents et problèmes des enfants, Eléments psychofamiliaux d'une saine éducation de l'enfant, tous parus en arabe, et, en français, L'Evangile dans la vie (Editions An-Nour, Beyrouth) et Jeûne et oralité, aspects psychologiques du jeûne orthodoxe et suggestions pour une éventuelle réforme (Contacts, n° 131, 1985, Paris).

